

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 41.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 10 OCTOBRE 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Alfred Desève, par L. O. David.—Nos gravures : L'exposition d'horticulture, par Ernest Marc; La catastrophe de la Tamise.—Liste des gouverneurs du Canada.—Causerie sur la mode.—Choses et autres.—La comptabilité agricole.—Conseils utiles. Variétés.—Poésie : Un chant du Carmel.—La bande rouge, par P. du Boisgobey (suite).—Faits divers.—Les entorses à la grammaire, par le Rebouteur.—Lettre de Garibaldi.—Prix du marché de détail de Montréal.—Les échecs.

GRAVURES : Alfred Desève; Naufrages causés par l'inondation à Port-Crédit, Ont.; La catastrophe de la Tamise; Collision entre les vapeurs *Princess-Alice* et *Bywell-Castle*; Le vapeur *Princess-Alice*; La recherche des cadavres des naufragés; Montréal; Exposition de la Société d'Horticulture de Québec.

ALFRED DESÈVE

Un écrivain français faisant, il y a quelques mois, l'éloge de M. Desève, disait en terminant : "Quel est donc ce nouveau Paganini qui nous arrive d'outre-mer comme un lever de soleil !"

Saluons à notre tour cet astre naissant qui reparait au ciel de notre patrie après avoir ébloui d'autres pays. Saluons cette jeune gloire que nous revient consacrée par l'admiration de la capitale des arts. Soyons heureux, au milieu des humiliations que nous subissons tous les jours, de l'honneur fait au nom canadien par ces artistes éminents que le vieux monde nous envie, et qui montrent à la France que nous sommes restés français par le talent comme par le cœur.

Desève brille au premier rang après l'Albani dans cette pléiade où tant d'étoiles déjà attirèrent sur nous les regards du monde. Tout jeune encore, il a étonné les maîtres les plus illustres de Paris : Léonard, Vieuxtemps lui-même, le roi du violon, qui, dérogeant à ses habitudes, voulut bien donner des leçons à notre brillant compatriote.

Desève n'a que vingt ans; c'est un joli grand garçon, à la tournure distinguée, aux traits fins et gracieux, à la figure agréable, empreinte de franchise et de jeunesse.

Les artistes ont souvent dans leur extérieur, dans leurs manières, comme la femme, la délicatesse et la grâce qui ornent leur esprit. Desève a tout ce qu'il faut pour prévenir en sa faveur l'auditoire le plus rébarbatif.

Il est fils de M. Alexandre Desève, avocat, de la ville de Saint-Henri, et de dame Lenoir-Rolland, sœur de M. l'abbé Lenoir, de l'église Saint-Jacques. Il a deux frères et plusieurs sœurs qui, presque tous, sont doués d'un goût et d'un talent prononcés pour la musique, pour le violon surtout, qu'ils jouent, dès leur bas âge, les filles comme les garçons, sans étude et sans préparation, par un simple don de la nature.

Cette disposition singulière pour le royal instrument atteignit son apogée dans la personne de M. Alfred Desève, et se manifesta en lui dès son bas âge. La première fois qu'il mit la main sur un violon, il en tira des sons harmonieux. M. Doré, son premier professeur, vit le talent extraordinaire qu'il y avait dans cet enfant, et se fit un devoir de le développer. Il y avait six mois que le jeune Desève prenait des leçons lorsqu'il joua en public au collège de Montréal; il eut un succès qui fit sensation. Après M. Doré, il eut pour professeur M. Martel, et ensuite M. Prume, qui compléta l'œuvre si bien commencée, et fit tout en son pouvoir pour décider son brillant élève à aller se perfectionner sous les grands maîtres de Paris.

Le père de notre jeune artiste, un homme instruit, aux idées larges, ne recula devant aucun sacrifice; il consentit à tout, même à se séparer de son fils—le plus grand des sacrifices—pour favoriser l'éducation musicale de cet enfant remarquable dont plus que tout autre il avait le droit d'être fier.

Avant son départ, M. Desève donna un concert où le public lui donna les témoignages les plus éclatants de sympathie et d'admiration. On était venu de tous côtés saluer à son départ le jeune artiste, lui souhaiter bonheur et succès dans un voyage entrepris pour sa gloire et celle de son pays.

Arrivé en France, M. Desève se rendit auprès de Sarasate, qui fut enchanté de son élève et voulut à tout prix le faire entrer au Conservatoire de Paris; il lui écrivit plusieurs lettres à ce sujet.

Mais ce n'était pas ce que voulait M. Desève; il croyait qu'il ferait des progrès plus rapides sous la direction d'un maître privé; il alla trouver Vieuxtemps, qui est âgé, malade et ne prend plus d'élèves. Il joua devant lui et lui plut tellement que le grand virtuose consentit à faire une exception en faveur du jeune Canadien, et à lui donner des leçons. Vieuxtemps faisait en toute occasion l'éloge de son élève et prenait plaisir à constater les progrès qu'il faisait. Mais cet enseignement le fatiguait; Desève, s'en apercevant, se rendit auprès du célèbre professeur Léonard, qui l'accueillit avec empressement et dirigea pendant dix-huit mois ses études musicales. Les progrès de M. Desève furent remarquables, et bientôt il figura dans des soirées privées et publiques, devant des auditoires d'artistes et de connaisseurs qui l'applaudirent et le félicitèrent vivement.

Les journaux canadiens ont fait connaître au public le succès qu'il remporta, le 15 février 1878, au concert Ferraris, donné dans la salle Hertz. Voici ce que

publiait à ce sujet l'*Europe-Artiste*, journal musical de Paris :

Le violoniste M. Desève a électrisé son public avec une sonate de Beethoven, exécutée avec le pianiste Delponte. Ces deux artistes, qui sont au printemps de leur vie et débute à peine, nous ont donné gage de tout ce qu'un avenir de gloire et de succès peut donner aux meilleures aptitudes secondées par d'excellentes études.

Le lendemain de ce concert, Mlle Albani adressait à M. Desève le billet suivant :

Monsieur,

Meilleurs compliments et plus sincères félicitations pour votre beau succès si bien mérité. J'écris à mon frère pour le lui dire.

EMMA ALBANI.

M. Paul de Cazes lui adressait, de son côté, une lettre dans laquelle il exprimait le regret que tout le Canada n'eût pas été témoin des applaudissements que le public avait prodigués à notre jeune compatriote, qui eut l'honneur de trois rappels.

M. Desève ayant joué, quelques semaines plus tard, dans un concert donné par le célèbre chanteur italien Mercuriali, l'*Europe-Artiste* du 31 mars 1878 disait :

M. Desève a joué plusieurs morceaux, accompagné de Mlle Mercuriali. M. Desève, à peine âgé de vingt ans, fait chanter son instrument avec toutes les suaves inflexions de la voix humaine, redisant les orages et les passions dramatiques avec les mélodieuses touches de son violon. Nous prédisons à M. Desève le plus brillant avenir.

N. OLIVETTI.

M. Desève se fit entendre pour la troisième fois à Paris, le six avril suivant. L'*Europe-Artiste*, après avoir parlé des artistes qui avaient figuré en cette occasion, ajoutait :

Nous gardons pour la bonne bouche les mérites de M. Desève, qui a fait merveille sur son violon. Les qualités saillantes de ce jeune violoniste, qui nous arrive du Canada, sont une grande pureté de diction, une justesse pleine d'élégance et une suavité à toute épreuve, donnant à son instrument les larmes et la voix humaine dans toutes les trames de la passion.

Dans le mois de juin dernier, M. Desève jouait pour la dernière fois à Paris, au concert donné par la célèbre harpiste, Mlle Cervantes, sous le patronage de Sa Majesté la reine Isabelle II d'Espagne, et l'*Europe-Artiste* lui adressait les éloges qui suivent :

La grande fantaisie pour piano, jouée par M. Konski, a fait couler la salle sous les applaudissements, ainsi que celle jouée par M. Desève, sur *Martha*. Ce jeune violoniste a eu assez de succès pour être nommé, séance tenante, violoniste patenté, attaché à la musique de chambre de la reine d'Espagne. Parti maintenant pour Montréal, sa patrie, il a laissé des regrets très-vifs à Paris; ses admirateurs parisiens déplorent vivement son départ, et comptent sur son prochain retour en France."

Combien d'autres témoignages flatteurs nous pourrions citer de la part des meilleurs artistes de Paris! Vieuxtemps, présentant, un soir, M. Desève à quelques amis, dit :

"Je vous présente un jeune homme qui est déjà le meilleur violoniste de l'Amérique et l'un des bons de l'Europe."

Vivre à Paris, prendre des leçons des grands maîtres coûtent cher, et il vient un temps où le besoin de revoir la famille, la patrie, se fait vivement sentir. Desève, après deux ans d'étude, se décida à revenir au pays pour se consacrer aux fonctions, si prosaïques dans notre pays, de l'enseignement. Il s'est établi à Montréal, et les élèves ne lui manquent pas; mais

est-ce bien tout ce qu'il lui faut? Où trouver dans notre pays ces émotions et cette poésie de la vie si nécessaires à l'artiste, ces acclamations enthousiastes, ces protections puissantes de la fortune et du pouvoir qui, dans tous les temps, ont fécondé le génie et créé des œuvres immortelles? Pauvres artistes, poètes et littérateurs canadiens! plantes exotiques jetées comme par accident sous notre ciel inclement, sur notre sol glacé; astres dévoyés qui semblent errer au hasard, charmants oiseaux qu'une noble destinée pousse sans cesse à s'envoler vers d'autres cieux! Votre sort n'est pas enviable, mais n'oubliez pas que toujours, à l'origine des nations, le génie a souffert; il faut que vous en preniez votre parti, que vous subissiez le sort de ceux qui ont tracé à leurs compatriotes le chemin de la gloire.

Heureux ceux à qui la providence a prodigué ses dons avec tant d'abondance que le monde entier est obligé de s'incliner devant eux! En Europe comme dans les contrées les plus lointaines de l'Amérique, il y a aujourd'hui des Canadiens-français que le besoin a forcés de quitter leur patrie pour trouver des champs plus vastes et plus fertiles.

Que ne pouvons-nous les retenir et leur offrir ce qu'ils vont chercher ailleurs! Au moins, montrons-leur de la sympathie quand nous les possédons au milieu de nous, et prouvons que nous savons apprécier l'honneur qu'ils font à notre nationalité.

Terminons par la jolie lettre que Léonard adressait à M. Desève partant pour le Canada :

MAISON LAFFITTE, 19 juin 1878.

Mon cher Desève,

Je regrette de ne pouvoir vous faire mes adieux de vive voix. Vous allez rentrer dans votre belle patrie, tous mes vœux vous y suivent. Une belle carrière artistique va s'ouvrir devant vous, car votre talent vous ouvrira toutes les portes. Vous êtes aujourd'hui un artiste de premier ordre, et vos compatriotes seront fiers, j'en suis certain, de confirmer mon jugement. Adieu, ne m'oubliez pas, et rappelez-vous que j'apprendrai toujours avec joie vos succès.

Votre ami,

H. LÉONARD.

L'honneur et le patriotisme nous font un devoir de prouver à l'illustre professeur qu'il a eu raison de croire que le public canadien confirmerait son jugement.

L.-O. DAVID.

P. S. C'est aujourd'hui, le 10, que M. Desève donne son concert, assisté de quelques-uns de nos meilleurs artistes.

M. A. Lavigne, de Québec, s'occupe, en ce moment, de la publication d'un recueil de romances et mélodies composées par Son Excellence le comte de Premio Real. Pour couvrir les frais de cette publication, qui sont très-considérables, il a ouvert plusieurs listes de souscription à Montréal, Ottawa, Québec, Chicago et même dans les grandes villes des États-Unis.

Les citoyens de Montréal se feront un devoir d'encourager l'entreprise de M. Lavigne, et de rendre en même temps hommage au talent littéraire et poétique du Consul d'Espagne à Québec, le comte de Premio Real. Tous ceux qui aiment la fine littérature, les belles pensées et les nobles sentiments exprimés dans un beau langage, ne manqueront pas de souscrire à cette publication.

Voir l'annonce sur notre dernière page.

NOS GRAVURES

L'Exposition d'Horticulture

Bien des personnes trouveront étrange que je vienne parler de cette Exposition, aujourd'hui reléguée parmi les choses du passé, et dont on ne parle plus, car on l'a oubliée sans doute. Et, de fait, cela n'a rien d'étonnant. Au train dont nous allons, hier est si loin d'aujourd'hui, il se passe tant de choses entre un lever et un coucher de soleil, qu'on n'a plus le temps de se souvenir. J'espère, pourtant, qu'on me pardonnera de réveiller un passé déjà vieux de quinze jours, et d'y chercher quelques enseignements pour l'avenir.

Longtemps avant le jour de l'ouverture de l'Exposition, les journaux avaient annoncé, à grand renfort de réclame, qu'elle serait magnifique, et ils n'avaient pas tout à fait tort, car il y avait dans l'enceinte du *Skating Rink* beaucoup de choses qui, certes, valaient la peine d'être vues.

Ne craignez pas, lecteurs, que je mette en frais de description, ni que je vous aligne ici une kyrielle interminable de noms plus ou moins baroques, qui ne vous donneraient certainement pas l'idée des jolies choses qu'ils représentent, si vous ne les connaissez pas, et que vous ne tenez pas sans doute à vous entendre répéter si vous les connaissez. Non, ma passion pour la botanique ne me fait pas oublier que je ne dois pas vous ennuyer, au moins de mon plein gré. Cependant, si vous voulez bien m'écouter, je vous ferai part de quelques remarques que j'ai faites pendant que je me promenais entre les longues tables chargées de fleurs et de fruits avec la foule qui encomrait le *Skating Rink* le soir du 17 septembre.

Ce qui m'a frappé tout d'abord en visitant l'Exposition, c'est le défaut de méthode et, tranchons le mot, de goût artistique dans la disposition des nombreuses espèces de plantes qu'elle renfermait; jetées, pour ainsi dire, au hasard sur les tréteaux qui s'alignaient longitudinalement dans la salle, un grand nombre de fleurs paraissaient très-désavantageusement, quelques-unes même étaient si mal placées qu'on ne les voyait presque pas et qu'on était obligé de les chercher, ce qui me semble être un défaut capital dans une exposition où tout doit frapper le regard.

Si, au lieu de resserrer dans un espace marqué d'avance, la collection de chaque exposant, on eût fait de chaque espèce un groupe séparé; et dans ces groupes mêmes, des sections contenant chacune une variété particulière, le coup-d'œil y aurait sûrement gagné, on aurait évité une disparité choquante, et le profit et le plaisir des visiteurs en auraient été considérablement augmentés. A quoi sert de voir si l'on ne peut comparer, juger, par conséquent, du mérite de ce qui passe sous les yeux? On a le plaisir du moment, sans doute, mais une fois les objets hors de la portée de la vue, qu'en reste-t-il?

Un autre reproche que je ne permettrai d'adresser aux exposants, c'est de n'avoir pas indiqué d'une manière suffisante les noms des plantes de leur collection. Tout le monde n'est pas botaniste, on horticulteur; mais tout le monde aime à savoir, à se rendre compte, et, pour ma part, je ne sais rien de désagréable comme de me trouver en face d'une jolie fleur que je ne puis nommer. Il y avait pourtant une partie de l'Exposition où l'on avait fait quelques efforts de classification; c'était celle qui contenait les fruits: pommes, pêches et raisins formaient des groupes distincts; mais là encore, on ne s'était pas donné la peine de réunir les échantillons d'une même variété. Du reste, à peine quelques étiquettes pour guider le visiteur. Les fruits étaient réellement magnifiques, et plus d'un gourmette a dû se dire à part soi que ce serait plaisir de mordre à belles dents dans leur chair savoureuse et transparente; mais la chose n'était pas facile, surtout pour les pêches et les raisins, qui étaient renfermés dans des caisses vitrées. Impossible même de dire avec le regard: "Ils sont trop verts."

En somme, l'Exposition était belle: il

est fâcheux seulement qu'on n'ait pas su profiter convenablement des richesses qu'on avait sous la main. Pour faire quelque chose de gracieux et d'artistique, il aurait fallu du travail et de l'argent; mais, dans un cas comme celui-là, il me semble qu'on ne doit regarder ni au travail ni à quelques dollars, s'ils doivent doubler le succès.

Une chose qui m'a étonné et qui m'a causé quelque déplaisir, c'est que, sur le grand nombre des exposants, deux ou trois à peine étaient Canadiens-français. Bien plus, le soir où je suis allé au *Skating Rink*, notre nationalité n'y était représentée que par de très-rare visiteurs. Allons donc! nos concitoyens anglais auraient-ils par hasard le monopole du goût du beau? Le culte de la nature est une marque de distinction et d'élévation d'esprit; de grâce, ne donnons donc à personne le droit de nous regarder comme indifférents aux jouissances qu'il procure. C'est très-mal à nous d'avouer ainsi, d'une manière implicite, que nous ne sommes pas, sous ce rapport, à la hauteur de nos compatriotes d'origine anglaise.

ERNEST MARC.

La catastrophe de la Tamise

Il est un fait digne de remarque, c'est que plus on perfectionne les moyens de navigation, et moins celle-ci devient sûre, témoin les épouvantables catastrophes que nous avons eu déjà l'occasion de signaler cette année, témoin aussi celle dont vient d'être victime la *Princesse-Alice*, bateau de promenade faisant le service entre Gravesend et le London-Bridge.

Le 3 septembre au soir, une terrible nouvelle se répandit dans Londres: "Deux navires viennent de s'aborder à Woolwich; l'un d'eux a sombré; on compte 600 noyés!"

Cette nouvelle, qui pouvait paraître tout d'abord exagérée, n'était que trop malheureusement vraie.

La *Princesse-Alice* était partie de Gravesend vers quatre heures un quart, pour revenir à Londres, ayant à bord 700 personnes. Elle s'arrêta à Sheerness vers sept heures et demie pour déposer des passagers et en reprendre. A huit heures environ, elle en repartit, remontant la Tamise, pour faire escale de nouveau à Woolwich. C'était l'heure de la marée, le flot était un peu rude, mais la nuit était très-claire.

En arrivant à peu près à hauteur de Woolwich, un grand navire à hélice, le *Bywell-Castle*, un de ces lourds charbonniers spécialement affectés au transport des houilles, apparut par tribord, s'avançant rapidement du côté de la *Princesse-Alice*. Voyant le danger, les capitaines des deux navires firent le commandement nécessaire pour éviter l'abordage; malheureusement la manœuvre ne fut pas comprise, ou, ce qui est plus probable, elle ne put être exécutée assez promptement. Le choc fut terrible; l'avant du *Bywell-Castle* pénétra dans la coque de la *Princesse-Alice* comme un coin dans un morceau de bois, et en deux minutes, ce navire coulait bas.

Il est impossible de dépeindre la scène d'horreur qui se déroula alors. Les récits de quelques-uns des survivants, que nous reproduisons plus loin, peuvent en donner une idée.

On avait dit tout d'abord que le *Bywell-Castle* s'était retiré sans porter secours aux naufragés. C'est faux. Le *Bywell-Castle* a dû effectivement se dégager d'abord en faisant machine arrière; mais, de suite, il a cherché à opérer des sauvetages; la rapidité avec laquelle la *Princesse-Alice* a sombré n'a malheureusement pas permis de porter des secours bien efficaces.

Voici maintenant quelques détails empruntés aux journaux de Londres qui les ont recueillis de la bouche même des passagers qui ont survécu au désastre.

Commençons par le récit de l'un des *stewards* de la *Princesse-Alice*:

"Nous avions quitté Gravesend vers six heures. Au moment de la collision, je me trouvais dans le salon où il pouvait y

avoir une quinzaine de personnes. Il était huit heures moins un quart lorsque j'entendis un craquement. Il ne fut pas trop fort la première fois et je dis à la femme de service: "Tiens, voilà une barque qui nous aborde." Au même instant un choc et un second craquement très-violent. Je me précipitai sur le pont où je trouvai tous les passagers affolés par la terreur. En même temps, j'entendis l'eau qui remplissait le navire et je vis que nous coulions bas.

"Je m'élançai vers la porte du salon et m'écriai:

"—Montez sur le pont, nous sombrons!" "Jamais je n'oublierai la scène dont je fus témoin. Je saisis une jeune fille qui se trouvait près de moi, je la plaçai sur mes épaules et, comme je suis bon nageur, je me jetai par-dessus le bord et me mis à nager vers le rivage. Malheureusement, elle se laissa glisser ou fut emportée par les flots et je ne pus la ressaisir.

"A ce moment j'aperçus un passager, M. Talbot, qui allait se noyer; je le saisis et fus assez heureux pour le soutenir jusqu'à l'instant où l'on nous recueillit."

D'après ce *steward*, le *Bywell-Castle* n'aurait lancé pour secourir les naufragés ni une embarcation, ni même une bouée. Il estime à sept cents le nombre des passagers.

Une jeune femme, transportée au workhouse de Woolwich pour y recevoir des secours, tenait au moment du naufrage un petit enfant dans ses bras; il a été noyé.

Son mari et trois autres de ses enfants ont eu le même sort.

Un homme qui a pu gagner le rivage sur une bouée, a raconté qu'il s'était élançé par-dessus le bord en disant à sa femme de lui jeter ses enfants et de sauter après eux, mais il ne put les sauver.

Tous les survivants qu'on a pu recueillir ont reçu à Woolwich les soins les plus pressés, mais plusieurs d'entre eux étaient dans un état si grave qu'ils ont succombé.

Avant la collision, on cria réciproquement de chacun des deux navires afin de manœuvrer de façon à éviter une rencontre; mais, comme il arrive souvent en pareil cas, il y eut malentendu suivi d'une fausse manœuvre.

Un passager de la *Princesse-Alice* raconte les faits de la façon suivante:

"Nous étions partis de Sheerness à quatre heures dix et le voyage s'était effectué d'une manière très-agréable, lorsque mon attention fut attirée par des cris partis de l'avant du navire. En tournant les yeux de ce côté, j'aperçus un vapeur à hélice tout près de nous. A ce moment, des ordres furent donnés des deux côtés pour renverser la vapeur; mais il était trop tard. Nous fûmes heurtés à tribord par le *Bywell-Castle*, dont l'avant s'enfonça dans la coque de la *Princesse-Alice*. Voyant le danger, j'eus le temps de saisir l'une des cordes qui pendaient le long du bord du *Bywell-Castle* et je parvins à me hisser sur le pont de ce navire. La *Princesse-Alice* coulait très-rapidement.

"Il est impossible de dépeindre les cris de détresse des malheureux naufragés. L'équipage du *Bywell-Castle* leur lança des cordes, mais sans résultat.

"Quelques instants après, je passai à bord du *Duke of Teck* où je trouvai une douzaine de cadavres qui venaient d'être recueillis et qu'on débarqua sur le quai de Woolwich.

"Je ne saurais dire exactement le nombre des victimes; mais j'estime qu'un quart au moins des passagers ont dû périr."

A l'imitation du passager dont nous venons de donner le récit, quelques autres purent sauter à bord du *Bywell-Castle*, mais ils furent peu nombreux. Par un mouvement instinctif, la plupart s'étaient jetés vers l'arrière. La *Princesse-Alice* a sombré, comme nous l'avons dit, en moins de deux minutes.

Quelques minutes après la collision un autre navire, le *Prince de Teck*, venant aussi de Gravesend, arriva sur le lieu du sinistre; mais ce ne fut guère que des cadavres qu'il put repêcher. De Woolwich arrivèrent successivement des embarcations de secours qui transportèrent à terre ces

tristes épaves au fur et à mesure qu'elles étaient recueillies.

Tous les grands établissements publics furent mis à réquisition pour y déposer les cadavres. L'arsenal, le Workhouse et surtout les Docks furent transformés en morgues provisoires.

Dès le lendemain matin, on s'occupa de renflouer le navire afin d'en extraire les cadavres demeurés à l'intérieur. On put assez aisément soulever l'avant; quant à l'arrière, on n'est pas encore parvenu à le remettre complètement à flot.

LISTE DES GOUVERNEURS DU CANADA

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE

Années.	Noms.	Titres.
1534	Jacques Cartier,	Capitaine-Général.
1540	De Roberval (de la Roque),	vice-roi de la N.-France.
1598	De la Roche (Marquis),	Lt.-Général du C.
1608	De Champlain (Samuel),	Gouverneur.
1635	De Châteaufort (Bras de Fer),	Administrateur.
1636	De Montmagny (Chevalier),	Gouverneur.
1648	D'Ailleboust (Chevalier),	Gouverneur.
1651	De Lauzon (Jean),	Gouverneur.
1656	De Charny (De Lauzon),	Administrateur.
1657	D'Ailleboust (Chevalier),	Administrateur.
1658	D'Argenson (De Voyer, vicomte),	Gouverneur.
1661	D'Avaujour (Du Bois, baron),	Gouverneur.
1663	De Saffray (Mésy),	Gouverneur.
1665	De Courcelle (Chevalier),	Gouverneur.
1672	De Frontenac (Comte),	Gouverneur.
1682	De la Barre (Sieur),	"
1685	De Denonville (Marquis),	"
1689	De Frontenac (Comte),	Gouverneur pour la deuxième fois.
1698	De Callière (Chevalier),	Gouverneur.
1703	De Vaudreuil (Marquis),	"
1725	De Longueuil (Baron),	Administrateur.
1726	De Beauharnois (Marquis),	Gouverneur.
1746	De la Galissonnière (Comte),	Administrateur.
1749	De la Jonquière (Marquis),	Gouverneur.
1752	Duquesne de Menneville (Marquis),	Gouverneur.
1755	Vaudreuil de Cavagnal (Marquis),	Gouverneur.

SOUS LA DOMINATION ANGLAISE.

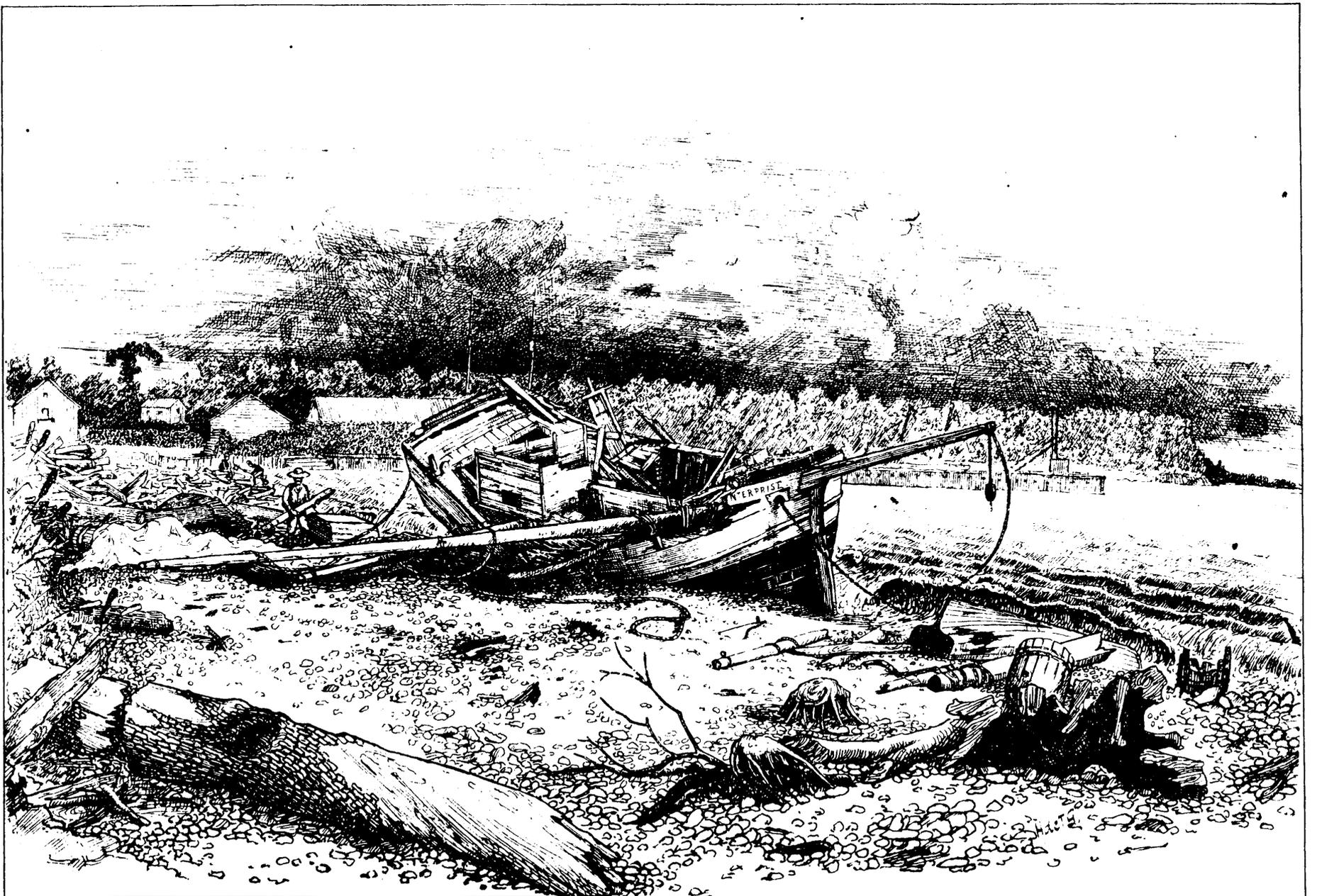
1760	Amherst (Lord),	Gouverneur-Général.
1763	Murray (James),	"
1766	Irvine (Paulus E.),	Administrateur.
1766	Carleton (Lord Dorchester),	Lt.-Gouverneur.
1770	Cramahé (H. T.),	Administrateur.
1774	Carleton (Lord Dorchester),	Gouverneur, 2ème fois.
1778	Halimand (F.),	Gouverneur.
1785	Hamilton (H.),	"
1785	Hope (H.),	Lieut.-Gouverneur.
1786	Dorchester (Lord),	Gouv.-Général, 3ème fois.
1791	Clark (A.),	Lieut.-Gouverneur.
1793	Dorchester (Lord),	Gouv.-Général, 4ème fois.
1796	Prescott (Sir Robert),	Gouv.-Général.
1799	Milnes (Sir R. S.),	Lieut.-Gouverneur.
1805	Dunn (Hon. T.),	Président.
1807	Craig (Sir James),	Gouverneur.
1811	Prevost (Sir George),	Gouverneur.
1815	Drummond (Sir Gordon),	Administrateur.
1816	Sherbrooke (Sir J. C.),	Gouverneur.
1818	Richmond (Duc de),	"
1819	Monck (Hon. J.),	Président.
1820	Maitland (Gén. P.),	Administrateur.
1820	Dalhousie (Comte de),	Gouverneur.
1824	Burton (Sir F. N.),	Lieut.-Gouverneur.
1825	Dalhousie (Comte de),	Gouverneur, 2e fois.
1828	Kempt (Sir James),	Administrateur.
1830	Aylmer (Lord),	Gouverneur.
1835	Gosford (Lord),	"
1838	Colborne (Sir James),	Administrateur.
1838	Durham (Lord),	Gouverneur-Général.
1838	Colborne (Sir James),	Administrateurs 2e fois.
1839	Sydenham (Lord),	Gouverneur.
1841	Jackson (Sir E.),	Administrateur.
1842	Bagot (Sir Charles),	Gouverneur.
1843	Metcalfe (Sir Charles),	"
1845	Carthart (Comte de),	"
1847	Elgin (Lord),	"
1853	Rowan (Sir William),	Administrateur.
1854	Head (Sir Edmund),	Gouverneur.
1857	Eyre (Sir William),	Administrateur.
1860	Williams (Lieut.-Général),	"
1861	Monck (Lord),	Gouverneur.
1865	Michel (Gén. Sir John),	Administrateur.
1867	Monck (Lord),	Gouverneur.
1868	Young (Sir John),	"
1873	Dufferin (Lord),	"
1878	Lorne (Marquis),	"

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. ISMAN, *Station D, New-York.*



ALFRED DESÈVE



NAUFRAGES CAUSÉS PAR L'INONDATION À PORT-CREDIT, ONT.

CAUSERIE SUR LA MODE

La nature nous convie à toutes les splendeurs des teintes d'automne, et la mode semble s'inspirer, elle aussi, de ces tons si riches et si variés. A côté des verts sombres ou grisâtres, le rouge dans toutes ses nuances, l'orangé et plusieurs tons jaunes sont parmi les couleurs les plus recherchées en ce moment.

Toutes ces nuances sont du reste tellement mélangées dans les tissus préparés pour toilettes d'automne et d'hiver, que l'on ne s'en aperçoit pour ainsi dire pas. Une étoffe qui paraît d'une nuance grise ou brune contient parfois, pour peu qu'on l'examine de près, les couleurs les plus vives, mais en si petite quantité, que dans l'ensemble pas une ne se distingue nettement du reste.

Les robes d'automne se feront donc en tissus pointillés, chinés, sablés, de toutes les nuances possibles. Ces tissus se combineront souvent avec du cachemire uni ou de la faille. Puis il y aura des armures et des brochés, en laine comme en soie, des bourrettes laine et soie et de jolis petits draps de fantaisie pour costumes complets.

Le cachemire de l'Inde tient toujours son rang parmi les plus belles étoffes de la saison. Mélangé à la faille ou à la soie brochée ou damassée, il compose de ravissants costumes pour l'automne et l'hiver. Les teintes sombres sont toujours du meilleur goût pour les robes de ville; le bronze, le brun loutre et les nuances foncées prune et olive sont les préférés. Les couleurs plus vives ne s'emploient qu'à l'état d'accessoires, ou bien dans un mélange très-varié de nuances, ainsi que je l'expliquais out à l'heure.

Quant aux façons, elles sont très-variées; on peut donc choisir suivant sa taille et sa tournure. Le corsage plissé sur une pièce plate plaît beaucoup. Les plis descendent jusqu'au bas de la basque, ce genre de corsage se nomme *casquin*; il se porte avec une large ceinture de cuir et une boucle en vieil argent, métal doré ou oxydé, acier ou nacre. On fait avec le casquin, soit la jupe plissée à l'écoissaise avec écharpe drapée formant tunique, soit la double jupe, avec plissé dans le bas.

Autre façon: corsage habit à la française s'ouvrant sur un gilet d'une autre étoffe; double jupe ou bien une seule jupe très-garnie en rapport avec le gilet; manches, soit de l'étoffe du gilet, soit à grands parements de cette étoffe.

Ensuite, la robe princesse, loin d'être démodée, se préfère très-généralement pour robe de grande toilette à traîne, et se modifie de différentes manières, étant parfois garnie en tablier, parfois en quilles, ou bien encore disposée en plis plats remontant sur le devant, et drapée derrière, avec plissé tout au bas de la jupe.

Car la traîne se porte plus que jamais pour toilette de cérémonie, de réception et de soirée; mais, pour les plages de sable et les allées poussiéreuses des villes d'eaux, comme pour les rues de Paris et l'Exposition, le costume court est tout à fait adopté.

Le costume court se fait de plusieurs genres différents. Le corsage blouse plaît beaucoup avec une jupe plissée et un tablier relevé derrière, à la lavandière, pour les robes de lainage, tussore, foulard et lainage; mais la blouse n'implique jamais un costume habillé.

C'est le costume Trianon qui est le costume élégant par excellence, avec ses petits paniers bouffants et ses volants coquillés. Il se complète, pour la plage ou pour la campagne, par un chapeau de bergère ou paille d'Italie, garni de velours noir, avec bouquet de roses ou de fleurs des champs.

Les premiers costumes d'automne se font en joli lainage, avec gilet ou plastron, parements et garnitures en velours frappé, ciselé ou brodé, en satin rayé ou uni et brodé. L'écoissais jouit de nouveau d'une vogue qui sera nécessairement éphémère, car les nuances voyantes et les dessins marqués ne plaisent jamais que pour un temps.

Quoi qu'il en soit, en ce moment, on fait beaucoup de costumes de voyage en tartan écoissais, surtout en bleu et en vert,

avec filets jaunes ou rouges, car pour les écoissais rouge et noir ou rouge-bleu et vert, ils ne conviennent guère qu'aux enfants.

On fait le costume de voyage soit à casquin plissé, soit à corsage-paletot très-long, ajusté, soit encore avec veste et gilet. Ce dernier est souvent en velours noir, bronze ou gros bleu, ainsi que les garnitures de la robe. Le costume se complète par un châle plaid anglais assorti et un chapeau forme cloche, en paille noire ou marron, simplement orné d'une écharpe en gaze épaisse et d'une aile d'oiseau.

Comme nouveautés pour le mois d'octobre, il faut mentionner des costumes en barège de Suz, de toutes nuances, tissu très-simple et très-élégant, garni de jolies dentelles russes et de flots de rubans.

Des vareuses pour la campagne en foulard Pougées, simplement ornées de pitifères et de boutons assortis, parfois de bandes brodées au point de chaînette en soie de couleur. Et la mantille Isabelle, en barège de Suz doublé de soie, garnie de ruches de dentelle et d'un bel effilé.

La broderie est toujours en grande faveur. Les bandes de broderies se vendent toutes faites et prêtes à mettre sur les robes et les costumes. Ce sont des guirlandes de roses de toutes sortes et de toutes nuances, de volubilis, de pâquerettes, de gardenias, mymosa et ne m'oubliez-pas. Ces artistiques bandes de broderie, qui sont de véritables peintures en relief, se posent en bandes au milieu du corsage et de la jupe, et tout autour du tablier et de la tunique.

Les cravates de gaze et les rubans de satin et de moire sont également brodés. Des serpents d'argent se déroulant en spirale se mêlent souvent aux guirlandes de fleurs.

Avec les manches demi-courtes, ne dépassant pas le coude, les dames prennent l'habitude de porter des mitaines en filet de soie noir ou blanc brodé, ou en dentelle, suivant la toilette. Pour accompagner les costumes de voyage et de campagne, les gants de fil d'Ecosse terminés par une dentelle à jour sont de bon goût. Mais ce qui est fort élégant et très-bien porté dans les villes d'eaux, ce sont les très-longs gants en peau de Suède blanc crème, ou de nuance très-claire: rose pâle, bleu de ciel, gris argent, gris vapeur, etc.

En fait de chapeaux on ne porte guère en ce moment que des chapeaux ronds. On a bien par devers soi quelque petite capote toute fleurie pour les cérémonies religieuses ou pour les concerts de jour, etc.; mais, pour la promenade, les excursions, les flâneries sur la plage, le chapeau rond est seul admis. Or, le chapeau rond est de deux genres: c'est d'abord le chapeau cloche, tout simple, qui se fait en paille, garni d'une écharpe de gaze ou de batiste brodée de dentelle, et qui se fera en feutre, avec cravate de foulard nouée sur le côté, pour l'automne.

Puis, le grand chapeau à bord plus large du côté gauche et relevé, doublé de velours ou de satin de nuance foncée, et orné, sur le dessus, de coques de rubans et de grandes plumes. Le dernier modèle est très-seyant et très-élégant. Il y a encore le *Charbonnier* avec bride de velours noir traversant la calotte, abattant les côtés du bord et se nouant sous le menton; mais ce modèle rentre trop dans le modèle des excentriques pour plaire à nos lectrices. Elles n'ont, du reste, qu'à demander à nos gracieuses modistes un de ces modèles de chapeaux ronds, soit pour le voyage, soit pour la plage ou pour la campagne, et je puis leur certifier qu'elles recevront une coiffure seyante et de bon goût.

CHOSSES ET AUTRES

Le déficit de l'Exposition universelle de Paris sera de 45 millions.

L'hon. M. Morris conteste l'élection de son adversaire, M. Smith, à Selkirk (Manitoba).

M. A. Charland, de Saint-Jean, a été nommé à la place de M. Coursol, et M. Préhaut, conjoint de M. Schiller en remplacement de M. Dessaulles.

Le *Herold*, d'Outaouais, demande que l'hon. M. O'Connor soit nommé dans le cabinet pour représenter les Irlandais catholiques.

L'appel nominal des candidats à la prochaine élection du comté de Gaspé a eu lieu le 9 octobre au village du même nom, et la votation se fera le 8 novembre.

En vertu de la décision du juge qui a présidé au décompte des bulletins au comté de Prescott, M. Routhier, conservateur, est déclaré élu par quatre voix de majorité.

Qu'on n'oublie pas le concert de M. Desève, qui a lieu jeudi, le 10 courant, à l'Académie de musique. Les prix seront modérés. Que chacun se fasse un devoir de s'y rendre.

Dans l'affaire d'élection pour le comté de Portneuf, le nouveau décompte des bulletins par le juge Casault a donné une majorité de 33 voix à M. Vallée, le candidat conservateur.

Une dépêche spéciale reçue le 1er octobre, de Meung, France, nous apprend que M. L.-R. Masson, M.P., s'est embarqué samedi dernier au Havre pour revenir au Canada.

Une lettre pastorale de Sa Grandeur Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, annonçant son prochain départ pour Rome, a été lue dimanche dans les églises catholiques de la ville d'Ottawa.

On annonce la mort de M. Alexandre Dufresne, d'Iberville, arrivée à 1 heure p.m., lundi, le 30 septembre. M. Dufresne a représenté pendant plusieurs années le comté d'Iberville sous l'Union.

Le dépouillement du scrutin a eu lieu ces jours derniers dans le comté de Kamouraska, devant Son Honneur le juge Taschereau. La majorité de M. Dumont est réduite à quatre voix.

On s'attend en Angleterre que le marquis de Lorne recevra une réception magnifique au Canada. Les principaux journaux de Londres enverront des représentants, et les journaux illustrés, tels que le *Graphic* et l'*Illustrated London News*, mettront leurs meilleurs artistes à la suite du cortège vice-royal.

Le *Free Press*, d'Outaouais, croit savoir qu'à son retour d'Europe, l'hon. M. Blake va être sollicité de représenter le comté de Durham, M. Burk, qui vient d'y être élu, désirant résigner pour lui faire place.

Le même journal dit que l'hon. M. Mitchell sera candidat à la présidence du Sénat. On met aussi sur les rangs, comme candidat, M. Costigan.

Dans l'affaire de Montréal-Centre, le juge Rainville a rendu jugement, déclarant qu'il ne peut faire le décompte, les bulletins n'étant pas dans l'état où ils devaient être selon la loi; et les renvoyant à l'officier-rapporteur, qui va déclarer M. Ryan élu, celui-ci ayant obtenu une majorité de 700 voix d'après les rapports certifiés des députés-officiers-rapporteurs.

Les travaux du chemin de fer des Piles sont poussés avec une grande activité, et dans huit jours des trains pourront se rendre aux Piles. Des personnes qui arrivent de ce dernier endroit nous assurent que le bateau qui doit tenir une ligne de transport jusqu'à la Tuque est à l'ancre à la tête de la chute des Piles. Il est d'une forme élégante et attend son engin par le premier train qui se rendra aux Piles pour être prêt à marcher.

Le supérieur des trappistes de Sept-Fonds (Allier), vient d'acheter, en Pennsylvanie (Etats-Unis), une vaste propriété

destinée à l'installation de deux cents Pères ou Frères de cet ordre. Les trappistes qui doivent être dirigés sur cette colonie seront pris dans les monastères de Sept-Fonds, en France; de Mount Millary, en Irlande, et de Mariastern, en Autriche.

Tous les travaux de construction du monastère, des granges, des écuries, seront effectués par les Pères et Frères de l'ordre, qui ont acquis une grande habileté comme maçons, charpentiers, etc.

La course de régattes entre Hanlan, de Toronto, et Courtney, des Etats-Unis, a attiré, la semaine dernière, à Montréal, des milliers de personnes de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis. L'excitation était grande et les paris considérables. Les voleurs ont profité de l'occasion pour garnir leurs goussets. Parmi les victimes se trouve M. Lefebvre, bijoutier de la rue Notre-Dame, qui s'est fait voler pour une valeur de \$10 à \$150, par un individu, pendant qu'il était occupé à arranger la montre d'un camarade du voleur. M. Perry, du bureau de poste, s'est fait enlever \$100 en timbres. Un effronté voleur eut l'audace de se faire payer le prix du passage à bord d'un char chargé de personnes qui se rendaient aux régattes; il s'esquiva avant qu'on pût le surprendre, et les passagers furent obligés de payer deux fois. Combien d'autres vols!

L'humour anglais diffère beaucoup de l'esprit français; néanmoins, les fils d'Albion manient parfois assez agréablement la plaisanterie, comme le prouve l'anecdote suivante que nous fournit *The Hornet*:

J'ai entendu, ces jours-ci, raconter une bonne histoire d'un galant colonel des gardes, qui n'est pas remarquable par la pureté d'un profil grec ou romain:

Une sommité bien connue du monde élégant, que l'on sait être tant soit peu *roturière*, à l'habitude de rédiger ses invitations, tant en son nom de famille qu'en son nom de femme. Le galant colonel reçut dernièrement une de ces cartes, rédigée à peu près comme suit: "Mistress de Smith, *NEE de Bougainville*, prie le colonel Blank de lui faire le plaisir, etc."

Ce militaire, quelque peu plaisant, prit une feuille de papier marqué, et répondit: "Colonel Blank, *NEZ retroussé*, accepte avec grand plaisir, etc."

Il est dit que l'Amérique étonnera toujours l'Europe par son esprit d'activité dévorante. Voici une nouvelle preuve de la rapidité avec laquelle les villes, dans les Etats-Unis, sortent du sol comme par enchantement. Ce récit est emprunté au *News-Pester Journal*:

Il y a un an, le nom de la ville de Leadville, dans le Colorado, n'existait pas. Or, en moins de quatre mois, s'est élevée sur ce terrain aride, une ville qui possède aujourd'hui un service de poste organisé, une administration municipale, des banques, des écoles, des églises et un journal. Dans ce laps de temps, plus de 8,000 personnes sont venues s'y fixer. Ces colons ont été attirés par la découverte de mines de plomb argentifère. Une seule mine, exploitée par une Compagnie de Saint-Louis, occupe 40 ouvriers, qui, journellement, extraient des minerais pour la valeur de \$2,000 à \$3,000. Déjà on songe à établir une ligne d'embranchement pour réunir Leadville à une des voies ferrées principales, et ce projet est tout près de prendre corps.

A aucune époque la science médicale n'a porté ses investigations avec autant de soin qu'on le fait actuellement sur cette terrible affection que l'on appelle l'aliénation mentale. Voici un cas bien extraordinaire que nous empruntons au *Journal de Baltimore*:

Un jeune médecin aliéniste, le Dr Kinneth, avait remarqué pendant ses visites à la maison d'aliénés de notre ville, une jeune fille de dix-huit ans, dont la folie consistait à prétendre qu'elle avait coupé la tête à son mari pendant qu'il dormait.

Le docteur s'éprit de la jeune fille, la traita, la guérit, du moins en apparence, et l'épousa.

Cela s'était passé en 1870. Depuis cette époque, les deux époux vécurent en parfaite intelligence et jouirent d'un bonheur complet, lorsque, il y a quelques semaines, l'épouse du Dr Kinneth mit toute la ville en émoi, en parcourant les rues, échevelée, à peine vêtue, et en criant qu'elle venait de couper la tête à son mari.

Il en était en effet ainsi; dans un moment de folie furieuse, elle avait coupé la tête au docteur.

M. Cyrille Dion est mort, la semaine dernière, chez son oncle, M. Antoine Yon, de la rue Bleury. Le défunt était frère du célèbre joueur de billard, Joseph Dion. Il était lui-même très-fort à ce jeu et l'emporta souvent aux Etats-Unis dans des tournois où figurèrent les meilleurs joueurs des Etats-Unis. Les frères Dion louèrent, il y a douze ans, la salle Nordheimer, dont ils firent l'une des plus belles salles de billard de l'Amérique. Mais leurs dépenses étaient trop fortes pour les recettes : ils furent obligés de fermer leur établissement et s'en allèrent à New-York, où ils ouvrirent une salle de billard qui devint très-populaire. Ils figurèrent tous deux, à plusieurs reprises, dans des tournois où ils se distinguèrent et remportèrent souvent la victoire.

Il vint un moment où Cyrille paraissait l'emporter sur son frère Joseph.

Il est mort d'une maladie de cœur, à l'âge de trente-cinq ans ; il n'était pas marié. Il était très-affable, avait un grand nombre d'amis et jouissait de l'estime générale.

Le *Poster Lloyd* raconte une scène touchante qui s'est passée dans la ville de Pesth, lors de l'embarquement du régiment *Esté*.

Une dame distinguée, et d'un âge avancé, parut sur le quai, suivie d'une bonne, qui portait à chaque bras un panier gigantesque, soigneusement enveloppé. La dame tira de ces paniers des cigares, des pâtisseries, des paquets de tabac en nombre infini, et les distribuait, homme par homme, à une troupe qui se trouvait là. Une compagnie peut épuiser une riche provision de vivres, et les deux corbeilles se trouvèrent bientôt vides.

Lorsque le dernier paquet fut distribué, le capitaine de la compagnie s'avança devant la dame, et lui baisant la main en présence de ses hommes qui poussaient de chaleureux cris, il la remercia cordialement au nom de l'humanité avec cette courtoisie parfaite qui distingue les officiers de notre armée. Mais la dame âgée passa son bras autour du cou du jeune officier et l'embrassa sur la joue en lui disant : *Que non jils venice ce baiser, il est aussi officier, et fait partie de votre régiment.*

La bonne dame se retourna pour cacher ses larmes, et disparut dans la foule.

Mardi soir, le 1er octobre, a eu lieu dans la Salle du Cabinet de Lecture Paroissial la séance d'inauguration des cours de la Faculté de Droit de la succursale de l'Université Laval en cette ville. Mgr de Montréal et un auditoire d'élite assistaient à cette séance, présidée par le Révd M. Hamel, Recteur de l'Université. A ses côtés, on voyait sur l'estrade, le vice-Recteur à Montréal, le Révd M. Méthot ; le Révd M. Colin, doyen de la Faculté de Théologie ; le doyen de la Faculté de Droit, M. Cherrier, et les professeurs de la même Faculté ; les honorables juges Monck et Jetté ; MM. Chauveau, Chapleau et Alphonse Ouimet ; enfin, le doyen de la Faculté de Médecine, le Dr Rottot, et ses collègues de la même Faculté, les Drs Dagenais, Lachapelle, Ricard et Laramée.

Des discours furent prononcés par les Révds MM. Hamel, Méthot, Colin, et par M. Cherrier au nom de la Faculté de Droit.

Mgr de Montréal prit ensuite la parole et, dans une brillante improvisation, dit comment l'Université Laval est parvenue à s'établir à Montréal, et le bien qui devra résulter de cet établissement pour la religion, pour les professions libérales et les lettres. Le Révd. M. Hamel termina la séance en remerciant Monseigneur de ses bonnes paroles, et le public des sympathies qu'il témoignait par sa présence envers la nouvelle institution.

On n'a pas oublié la terrible catastrophe de la Tamise, dans laquelle un si grand nombre de femmes a trouvé la mort. Le *Times* a reçu, à ce propos, une lettre de M. William Stockbridge, dans laquelle l'honorable monsieur s'attache surtout à démontrer que les toilettes imposées par la mode actuelle rendent le sauvetage des dames bien difficile. Voici ce curieux document :

Monsieur,

Je m'aperçois, en parcourant vos colonnes touchant l'épouvantable catastrophe de la Tamise,

que les marins ont dit à plusieurs reprises : " Nous avons éprouvé de grandes difficultés pour sauver les femmes, parce que leurs vêtements retiennent beaucoup d'eau."

Je n'hésite pas à dire que beaucoup de femmes auraient été sauvées si elles n'avaient été esclaves de la mode absurde qui consiste à porter des robes étroitement bordées avec des longues traînes, qui viennent s'attacher précisément au-dessous du genou, et deviennent ainsi de véritables sacs qui se remplissent entièrement d'eau.

J'ai vu des femmes, tombées accidentellement à l'eau, et dont les vêtements libres se comportaient comme une ombrelle ouverte, et permettaient de les sauver plus aisément. Il faut peu de chose pour retenir un corps humain au-dessus de l'eau, mais les meilleurs préservatifs sont repoussés quelquefois comme n'étant pas de mode.

Permettez-moi d'ajouter que j'ai souvent entendu parler d'asphyxies par suite d'incendies à domicile.—Pourquoi chaque personne qui va se coucher ne placerait-elle pas un mouchoir de poche sous son oreiller, et ne plongerait-elle pas, dès que le cri de " Feu !" se fait entendre, ce mouchoir de poche dans l'eau, afin de se l'attacher ensuite autour du nez et de la bouche, ce qui permettrait de traverser la fumée la plus épaisse qui puisse se produire dans une maison en feu, sans courir aucun danger de suffocation ou d'asphyxie.

L'armée autrichienne, bien que victorieuse en Bosnie, a eu pourtant à subir de cruelles épreuves. Une des plus sanglantes a été la rencontre de Raonice, où une compagnie de l'armée austro-hongroise a été écrasée, au point qu'après la lutte, il n'est resté qu'un seul officier avec trente hommes. La *Deutsch Zeitung* trace de ce combat un tableau émouvant que nous lui empruntons :

Lorsque la compagnie de deux cent cinquante hommes, conduite par le capitaine Medwed, arriva près de Raonice, quelques centaines de musulmans, ayant à leur tête le terrible Adem Zukovija, sortirent brusquement d'une embuscade, et avant que les troupes eussent pu faire usage de leurs fusils, les insurgés fondirent sur elles le sabre et le khandjar à la main.

Adem Zukovija avait déjà sabré six de nos soldats, quand il se précipita sur le capitaine Medwed. Lever le bras et frapper fut pour lui l'affaire d'une seconde, et la tête de notre malheureux capitaine fut incontinent séparée du tronc.

Mais Némésis ne tarda pas à le venger.—Un soldat d'infanterie, qui ne se trouvait pas loin du capitaine, tira sur Adem un coup de fusil qui l'atteignit au bas-ventre, et le chef des insurgés vacilla et tomba. Au moment de mourir, il cria encore : " *Ioah ! Pogiboh, osvetite me, Turci.*" (Hélas ! je meurs ! Turcs, vengez-moi !)

Les insurgés déploierent alors une fureur sauvage plus grande qu'auparavant, et un épouvantable carnage commença de part et d'autre.

Heureusement, au moment le plus critique, cinq compagnies de notre régiment vinrent au secours de la 8e compagnie du capitaine Medwed, et les insurgés se retirèrent en cédant le terrain pied à pied. Un officier et 30 hommes de la 8e compagnie se retrouvèrent seuls, après ce terrible combat.

Il y a quelques années, un M. Bertrand, qui occupait alors une assez belle position au ministère de l'intérieur, avait recueilli chez lui un de ses anciens camarades de collège, à qui la fortune n'avait point souri, et qui se trouvait dans la plus complète misère.

En attendant qu'il lui eût trouvé une position, M. Bertrand avait chargé son ami de mettre en ordre quelques documents dont il comptait se servir plus tard, et, afin de lui faciliter ce travail, il lui laissait toutes ses clefs lorsqu'il se rendait à son ministère. Sans être riche, l'employé du gouvernement avait quelques économies et des bijoux qui tentèrent son secrétaire provisoire, et un beau jour, en rentrant dans son bureau, il trouva sur sa table de travail une lettre ainsi conçue :

Mon cher camarade,

Le démon me tente. Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai en route pour l'Amérique. J'ai pris note exacte de ce que je vous emprunte forcément. Je veux faire ma fortune et la vôtre. Gardez cette lettre comme preuve de mon crime ; j'ai la conviction qu'un jour je vous la redemanderai à prix d'or.

En effet, pendant l'absence de M. Bertrand, son ami lui avait enlevé ses économies et ses bijoux, 2,500 à 3,000 francs. Depuis cette époque, bien des bouleversements se sont produits au ministère. M. Bertrand, mis à la retraite, était allé habiter une petite maison dans l'île St-Louis. Il vivait tranquillement de sa retraite, ne songeant plus à son voleur d'autrefois, quand, il y a quelques jours, il reçoit par la poste une lettre chargée avec ces mots :

" Dans quinze jours, je serai à Paris pour voir l'Exposition ; en attendant le bonheur de vous y rencontrer, recevez le commencement de la restitution que je vous dois, 25,000 francs en titres payables au porteur."

M. Bertrand, qui ne s'attendait guère à être enrichi par son honnête voleur, s'apprête à le recevoir avec tous les égards dus à son repentir..... touchant.

En parcourant les colonnes du *Messenger du Canton*, d'Ixelles, faubourg de Bruxelles, nous trouvons dans une *Variété* sur les hommes du désert, une scène de cannibales qui serait vraiment horrible, si elle n'avait pas son côté comique. C'est un docteur anglais, M. Stephenson, qui parle :

Ce qui me reste à ajouter dépasse les limites de l'in vraisemblance. Les trois immenses caisses contenant les pièces anatomiques furent ouvertes en un clin d'œil, et le contenu apparut aux yeux des pillards, qui ne s'attendaient pas à pareille exhibition. Ils crurent que c'était une réserve pour notre compte personnel, et que, partageant leur amour pour la chair humaine, nous cachions évidemment ce trésor.

Vous savez que les pièces anatomiques sont rendues inaltérables au moyen de certaines préparations qu'il serait superflu de détailler ici. Les veines et les artères sont injectées par des mélanges solidifiables qui empêchent leur affaiblissement et leur conservent leur calibre primitif. La matière injectée est bleue pour les veines et rouge pour les artères ; de plus, les nuances et les tons de la chair sont conservés à l'aide de couleurs et de vernis qui rendent l'illusion complète.

Ce ne fut plus un pillage, ce fut une orgie de cannibales. Ils s'arrachèrent comme des furieux ces débris secs comme du carton-plâtre, et qui n'avaient plus que l'apparence de la chair. Voulu assouvir au plus vite leurs monstrueux appétits, ils allumèrent une demi-douzaine de briquets, devant lesquels ils mirent incontinent les morceaux à la broche, les regardant avec une convoitise mêlée d'admiration pour l'habile boucher qui les avait préparés.

Sous l'influence de la chaleur, ce rôti insolite se ramollit un peu, mais les matières injectées se liquifièrent et tombèrent dans de larges coquilles nacrées, que ces cuisiniers, non moins habiles que prévoyants, avaient mises dessous en guise de lèches-frites.

Je vous laisse à penser ce que devait être cette sauce !

LA COMPTABILITE AGRICOLE

Pourquoi la plupart des cultivateurs ne tiennent-ils pas une comptabilité régulière comme les industriels et les commerçants ? Parce que le plus souvent ils ne savent pas comment s'y prendre ; de sorte qu'ils ne se rendent absolument compte de rien : ils marchent tout à fait en aveugles sans savoir quels bénéfices ils réalisent, et même s'ils en réalisent. Ils ne connaissent pas la culture qui leur donne le plus de rendement. C'est là une faute impardonnable pour des hommes sérieux. Il est donc fort important que les cultivateurs apprennent un peu de comptabilité. On se plaint des tendances vers un luxe excessif, mais bien souvent peu en rapport avec les ressources des familles. On voudrait voir une sage économie présider aux dépenses et mettre chacun sur la voie de l'épargne, la grande moralisatrice des populations. On atteindra probablement ce but en constatant régulièrement les recettes et les dépenses, en tenant enfin une petite comptabilité dans chaque ménage. Il ne faut pas oublier cet adage vieux comme le monde : " Rien ne prospère sans l'ordre et l'économie." Voilà qui est bien vrai : on se laisse entraîner dans la voie des dépenses lorsqu'on ne se rend pas compte de ses dépenses, et on s'arrête, du moins le plus souvent, lorsqu'on s'aperçoit que les dépenses sont plus fortes que les recettes, car on entrevoit alors une ruine certaine. Il est donc très-important de s'habituer dès le bas âge à l'ordre et à l'économie. On dit beaucoup trop souvent que, pour les travaux des champs, le cultivateur en saura toujours assez. Grande erreur ! car celui qui ne sait rien ne fait jamais rien de bon ; c'est là un axiome qui n'est pas discutable. Les connaissances appropriées à la profession des cultivateurs sont tout aussi indispensables à ces derniers qu'aux industriels et aux commerçants des villes.

CONSEILS UTILES

Il y a des cheveux plats qu'il est fort difficile de mettre en boucles et qui se défrisent rapidement. Pour arriver à les maintenir en repentirs, anglaises, frisures, etc., il suffit de les humecter de bière chaude et de les enfermer dans des papillottes de mousseline ou de papier doux. On se livre à cette opération avant de se mettre au lit ; le lendemain, on fait ce qu'on veut de sa chevelure.

J'ai trouvé dans le chiffonnier d'une arrière-grand-tante—et je m'empresse d'en faire profiter mes lectrices—la formule pour préparer soi-même des sachets destinés à parfumer le linge, les gants et les dentelles : Vous avez fait sécher des feuilles de roses. Vous prenez des graines d'ambrette (barbeau ou bleu et jaune odorant), des clous de girofle, des fleurs de muscade et de la racine d'iris, vous pulvérisiez le tout et vous mélangez aux feuilles de roses, lesquelles—avec la racine d'iris—doivent dominer. Il faut aussi plus d'ambrette que de girofle et de muscade. On enferme le mélange dans de petits sacs de soie mince, et l'on dépose dans les tiroirs.

Recette d'une boisson aussi agréable que rafraîchissante.

Faites bouillir vingt-quatre livres de miel avec douze litres d'eau pendant une heure, en écumant avec soin, puis ajoutez trois onces de houblon, passez au tamis et laissez refroidir dans un baril. Lorsque le liquide est devenu tiède, mettez-y une grande cuillerée de levure et laissez fermenter. Bouchez ou mettez en bouteilles en ajoutant du cognac à raison d'un demi-petit verre pour chaque bouteille.

Vous aurez au bout de quelque temps une boisson claire, vineuse, mousseuse, délicieuse, et qui n'a aucun des inconvénients de l'hydromel ordinaire.

VARIÉTÉS

Deux anciens beaux causent à leur cercle, au coin du feu. Ils parlent naturellement de l'état de conservation extraordinaire où ils se trouvent pour leur âge.

—Eh ! hé ! dit l'un d'eux en toussotant, il m'arrive encore au moins une fois par semaine de penser que je ferais bien une fredaine si j'en avais envie !

* *

La *Sporting Gazette*, de Londres, a recueilli, dans un meeting, une singulière interruption.

—Je suis sur le sol de la patrie ! hurlait un orateur en plein vent.

—Non ! interrompit son bottier, vous êtes sur les semelles de bottes que vous ne m'avez jamais payées.

* *

La femme d'un vieux portier avait découvert que celui-ci voulait se *perir*, et elle s'efforçait de le faire renoncer à ce dessein, ou tout au moins de lui en faire ajourner l'exécution.

Le susdit restait inflexible : " Rien ne le retenait plus sur la terre ; rien ne l'intéressait plus dans la vie, etc."

—Et ton feuilleton ? s'écria la bonne femme, frappée d'une idée soudaine... attends au moins la fin du feuilleton !

Et le bonhomme vit encore.

* *

Une gamine de cinq ans joue au jardin avec un beau petit garçon du même âge et lui promet de l'épouser.

En ce moment survient la maman.

—Maman, j'ai promis à Henri de l'épouser.

Tu ne t'y opposeras pas, n'est-ce pas ?

—Oh ! nous avons le temps, nous verrons plus tard.

—Ah ! maman, soyons justes. Je ne t'ai pas empêchée, moi, d'épouser papa.

* *

Bons mots de Pie IX.—Avez-vous vu la grosse femme ? disait un jour le Souverain-Pontife au cardinal Chigi.

—Non, Saint-Père, je n'ai vu personne et ne sais de qui Votre Sainteté veut parler.

—Oh ! mais d'une grosse bonne dame, mais grosse, grosse. Je l'attendais en haut des escaliers, et enfin elle arrive si essouffée, qu'elle ne pouvait parler. Je la regardais dans l'admiration, quand elle me dit :

—Très-Saint-Père, c'est la foi qui m'auecne.

—Oh ! oui, ma bonne dame, la foi transporte les montagnes.

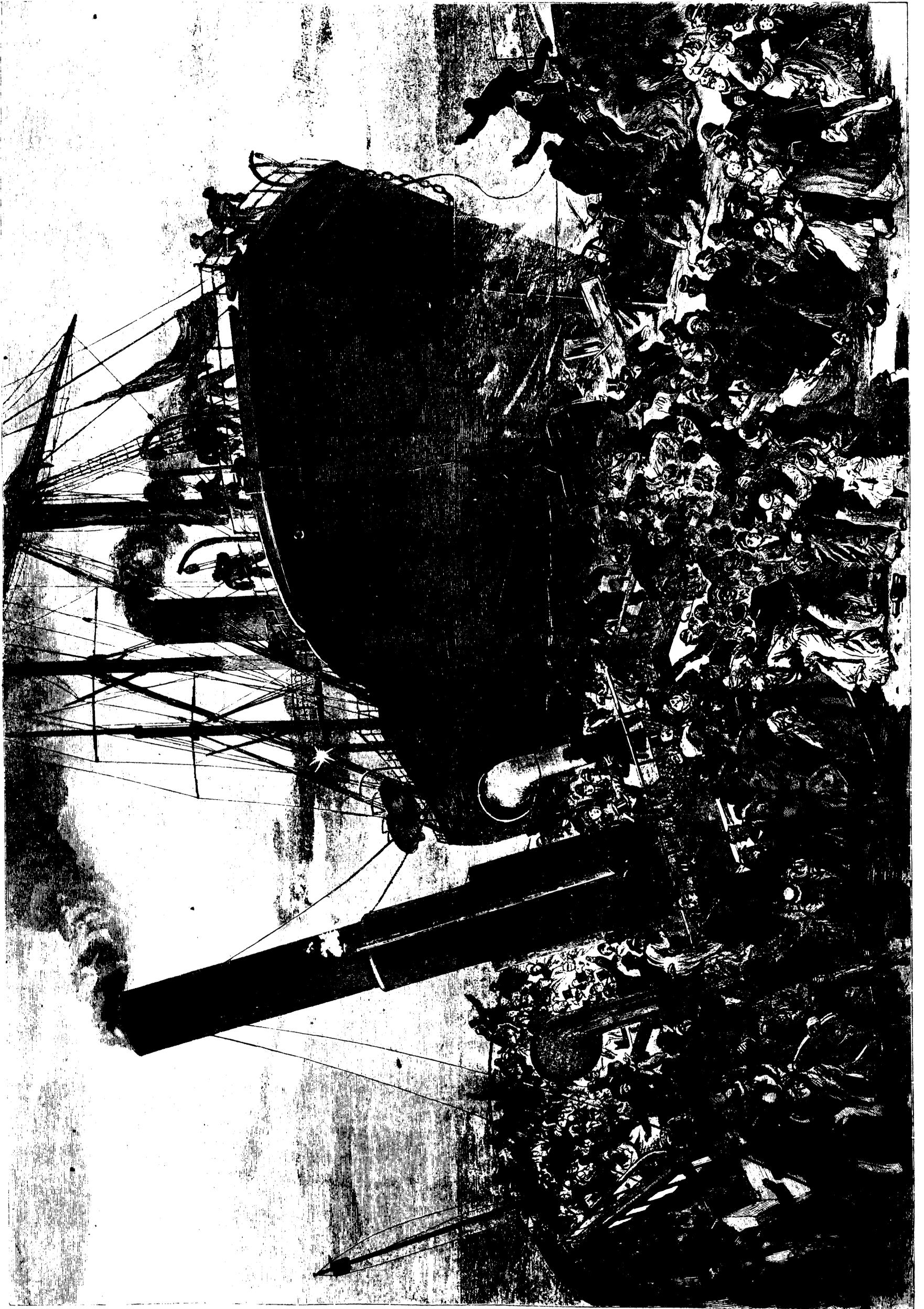
* *

Un peintre fut chargé par un riche Anglais de faire un tableau de la *Cène*. Comment fit-il, le fait est que le peintre entouré le Christ de treize apôtres au lieu de douze. L'Anglais trouva le tableau superbe, mais, en faisant le compte des apôtres, il montra du doigt l'apôtre surnommé :

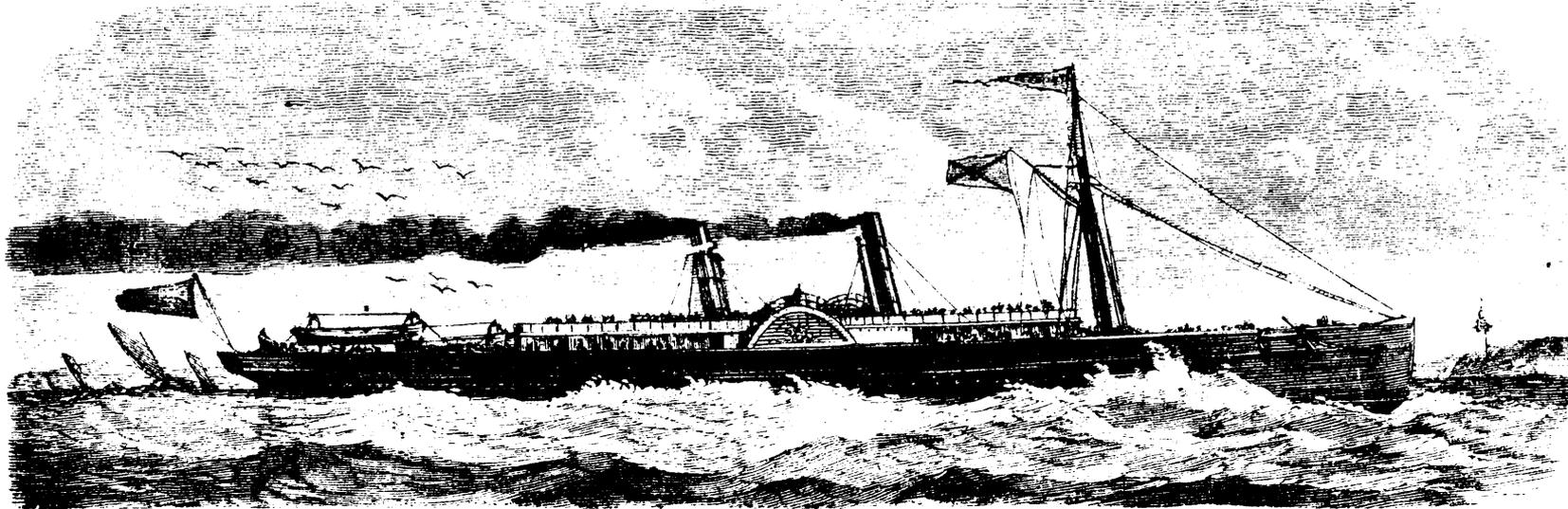
—Quel est cet apôtre ?

—Ce n'est pas un apôtre, répondit l'artiste-tutoyé, c'est... c'est un invité. Voyez, il est tout près de la porte, sur le point de s'en aller...

—Eh ! bien, dit l'Anglais, lorsqu'il sera parti, je vous prendrai le tableau.



LA CATASTROPHE DE LA TAMISE.—COLLISION ENTRE LES VAPEURS PRINCESS-Alice ET BYWELL-CASTLE



LE VAPEUR *Princesse Alice*, COULÉ EN ALE DE WOOLWICH PAR LE STEAMER *le Bycull Castle*, LE 3 SEPTEMBRE.



LA RECHERCHE DES CADAVRES DES NAUFRAGÉS DU VAPEUR *PRINCESSE ALICE*, APRÈS LA CATASTROPHE

UN CHANT DU CARMEL

Voici une pièce de vers qui n'était certainement pas destinée à la publicité. L'auteur, une humble Carmélite, ignore même complètement l'indiscrétion que nous commettons avec l'assentiment de son supérieur ecclésiastique. Les lecteurs qui ont été, plus d'une fois peut-être, tentés de croire ce que le siècle dit et répète sur la tristesse du cloître, nous sauront gré de les avoir édifiés par cette preuve de la suave gaieté qui brille parmi les religieuses les plus austères. La fleur de la poésie éclate et s'épanouit comme d'elle-même dans le jardin mystique du céleste Epoux : poésie facile, poésie gracieuse qui n'a pas quelquefois toute la correction que voudrait l'art poétique, mais qui reflète toujours la joyeuse innocence et la douce sérénité d'une âme fidèle aux conseils évangéliques.

Ces vers sont chantés aux heures de la récréation. Le sujet de ceux-ci est une comparaison de la vie du Carmel à un train de plaisir partant pour le ciel.

Le titre complet est dans l'original.

Nouveau chemin de fer perfectionné du temps à l'Eternité. Ligne directe. Train *express* sans station, reçoit des voyageurs de trois classes, aux conditions les plus avantageuses. Pour plus ample information, s'adresser au

CARMEL.

Au siècle de lumière
Il faut bien en avoir,
Alors que sur la terre
L'esprit semble pleuvoir.
Ayons notre machine
Pour la perfection,
Vers la Cité divine
Nous menant en *wagon*.

Venez, venez en gare,
Entrez, n'hésitez pas ;
Au buffet l'on prépare
Un excellent repas !
La banquette est trop dure...
Mais c'est bien à dessein,
Manière la plus sûre
De n'oublier le train.

Je vous conduis à table ;
Mais que désirez-vous ?
Si c'est du confortable,
Amis, rassurez-vous,
L'eau claire est très-tonique
Par-dessus le navet ;
C'est vraiment, je m'en pique,
Un consommé parfait.

O ciel ! quelle disette !
Ici l'on meurt de faim.
Vous vous trompez ! la diète
Est prudente en chemin.
Sans me vanter, j'espère
Qu'après ce réconfort,
Pour voyager sur terre
Vous serez bien plus fort.

Voyez plutôt la mine
De chaque voyageur ;
Ici, la discipline
Entretient la vigueur.
Mettez-vous en mesure,
Car j'entends le sifflet !
En voiture ! en voiture !
Montrez votre billet.

Voici l'embarcadère
Pour la félicité.
Eh ! quoi ? l'humble chaumière
De dame Pauvreté !
Oui, je te vois sourire,
Monde, tu nous crois fous ;
Mais nous te laissons dire ;
Les vrais biens sont à nous.

La voie est simple et douce,
Par les rails conducteurs
On vole sans secousse,
Sans arrêts, sans frayeurs.
La voie est Jésus même
En ce sentier divin ;
Les rails, ces mots : Je l'aime,
Nous fixent en chemin.

Pour la locomotive,
Le *Moi* c'est le charbon ;
Amour, la flamme active
Détruit jusqu'à son nom ;
L'eau, c'est pure innocence
D'un cœur simple et fervent,
Ou sainte repentance
D'un cœur tout pénitent.

Vapeur, c'est la prière
Entrainant tout le train
Au-delà de la terre
Vers l'horizon divin :
Brûlante, elle s'élançe,
Monte et s'évanouit
Dans la ferme espérance
Dont l'amour la nourrit.

Tout près de la machine,
Invisible chauffeur,
Un ange saint ranime
Le feu de la ferveur ;
C'est lui qui nous invite ;
Il nous dit d'accourir
Et de monter bien vite,
Car le train va partir.

Vous montez en troisième,
Attendez des labours :
Alleluia quand même,
Soit frimas, soit chaleurs !
Montez vite, mon frère,
Montez vite, ma sœur,
Et suivez la lumière
Qui luit en votre cœur.

Voulez-vous en seconde
Voyager sûrement ?
Cédez à tout le monde
Toujours aimablement,
Prenez l'obéissance
Pour guide et pour soutien :
Allez en assurance,
Vous arriverez bien.

Voulez-vous en première
Voyager doucement ?
Choisissez sur la terre
Toujours le dernier rang.
L'humilité nous mène
Droit au cœur de Jésus,
C'est l'invisible chaîne
De toutes les vertus.

Il est sur cette route
Des antres ténébreux,
Sous leur épaisse voûte
Disparaissent les cieux ;
Toute clarté s'efface,
L'enfer semble en ce lieu ;
Mais la foi tout surpasse
Et nous guide vers Dieu.

De distance en distance
Des signaux protecteurs
Confirment l'espérance
Des heureux voyageurs ;
Dans ce brillant nuage,
Quel astre radieux !
Ce n'est point un mirage,
C'est la Reine des Cieux.

Puis un doux Viatique
Vient ranimer les cœurs,
La manne eucharistique
Nourrit les voyageurs ;
Ils puisent une eau vive
Aux sources du Sauveur ;
Elle étanche, elle active
La soif de leur ferveur.

Comme tout passe vite
Sur les bords du chemin !
Oui, tout se précipite
Comme nous vers sa fin.
Pas le temps dans la plaine
De jeter un regard ;
Elle est déjà lointaine
Comme l'éclair qui part.

Fuyez, ombre éphémère,
Le Ciel n'est qu'aux parfaits ;
Voyageurs sur la terre,
Préparez vos billets !
Dans la gare éternelle
Luit un jour sans déclin !
Le ciel, ô cœur fidèle,
Le ciel sans lendemain !!!

Heureuse Carmélite,
Entends ce doux refrain :
C'est le ciel qui t'invite
Au terme du chemin.
C'est l'Epoux qui t'appelle :
"Ma colombe, ma sœur,
Viens, épouse fidèle,
"A jamais sur mon cœur..."

LA

BANDE ROUGE

PREMIERE PARTIE

III

Le jour était venu, un jour blafard et triste. L'orage s'était calmé, la pluie avait cessé, et les grands arbres, que le vent n'agitait plus, pleuraient silencieusement sur la bruyère.

On attendait de fort loin les pas des arrivants, qui ne tardèrent pas à se montrer à l'autre extrémité de la clairière.

Préférant la philosophie contemplative au spectacle inattendu que le hasard lui procurait, Alcindor s'était commodément étendu sur le dos et paraissait fort occupé à suivre les progrès de l'aube éclairant peu à peu le ciel gris.

Mais son maître, vivement préoccupé de ce qu'il venait d'entendre et de ce qu'il espérait voir, avait fini par découvrir une solution de continuité dans le tas de bois protecteur, et par cette ouverture, absolument invisible au dehors, il pouvait suivre, sans crainte d'être aperçu, tous les détails de la scène qui se préparait.

Ainsi embusqué, l'hercule ressemblait fort à un bandit épiant les voyageurs au coin d'un bois ; seulement, il n'était armé que d'une vue perçante et d'une ouïe très-fine dont il comptait bien se servir.

Il comprenait, du reste, qu'il avait besoin d'user de toutes ses facultés physiques et morales pour percer un mystère qui s'embrouillait de plus en plus, et son esprit était pour le moment aussi tendu que sa physiologie.

De l'observatoire qu'il occupait, il ne voyait que le dos des deux premiers inconnus, tandis que les nouveaux venus lui faisaient face.

Ceux-ci étaient trois : un très-jeune officier dont un ample paletot de fourrures cachait à moitié l'uniforme, et deux hommes plus âgés, dont la tournure militaire semblait un peu gênée par un costume bourgeois.

Le plus grand portait à sa boutonnière le ruban rouge de la Légion d'honneur, et ses favoris blonds, taillés à l'anglaise, indiquaient suffisamment l'armée à laquelle il devait appartenir.

Un marin pouvait seul réunir ces trois conditions, l'absence de moustaches, la décoration et la tenue un peu roide que donne l'habitude du commandement.

L'autre, avec ses cheveux ras et sa barbe en pointe, ressemblait à un de ces gardes de Henri III qu'on appelait les quarante-cinq. Son teint brun et la vivacité de ses mouvements accusaient une origine méridionale.

Celui-là portait sous son bras une boîte oblongue et plate qui devait contenir une paire de pistolets.

Ce petit groupe de survenants rencontra vers le milieu de la clairière les deux personnages qui semblaient les attendre.

On se salua de part et d'autre avec la politesse grave usitée en pareille circonstance ; puis l'officier de marine et le jeune homme qui avait porté la lanterne pendant le travail nocturne, s'éloignèrent de quelques pas chacun de leur côté.

Ceux-ci étaient évidemment les deux adversaires.

Les trois autres, pour conférer, se rapprochèrent de la cachette où s'étaient blottis Alcindor et son maître.

L'homme à la boîte de pistolets paraissait avoir pris la direction de l'affaire, et il commença par présenter l'un à l'autre les deux témoins.

"M. Pierre Taupier, homme de lettres ; M. Roger de Saint-Senier, lieutenant de la garde mobile," dit-il avec une volubilité qui n'était peut-être pas exempte d'embaras.

Le jeune officier s'inclina froidement sans prononcer un mot, mais l'acolyte tortu de Valnoir s'empressa de prendre la parole.

"Monsieur est le frère du commandant de Saint-Senier ? demanda-t-il avec un regard surpris.

"Monsieur est son cousin germain, et il vient plutôt ici en qualité de parent, puisque Valnoir n'a pas eu le temps de se procurer un second témoin, répondit le méridional.

"Fort bien ! mon cher Podensac, reprit Taupier, visiblement préoccupé de se composer un air digne que sa tournure ridicule ne comportait guère ; alors, c'est avec vous seul que je vais avoir à régler les conditions de l'affaire, etc....

"Elles sont toutes réglées, interrompit celui auquel l'on venait de donner le nom très-gascon de Podensac, et qui crut devoir prendre aussi le ton solennel.

"En sa qualité d'offensé, que M. Charles de Valnoir a reconnu lui-même, le commandant Louis de Saint-Senier a droit à tous les avantages du combat.

"Il a, comme vous le savez, choisi le pistolet, et il aura le premier feu. Nous nous battons à vingt-cinq pas, on tire au signal, et, après trois balles échangées sans résultat, l'affaire sera terminée.

"Est-ce bien cela ?"

Les deux témoins firent à la fois un signe d'assentiment.

"Quant à un arrangement, continua le verbeux Podensac, vu la gravité du motif, je crois qu'il est inutile d'espérer....

"Parfaitement inutile, monsieur, dit assez sèchement le jeune officier. Mon parent vous sait beaucoup de gré d'avoir bien voulu l'assister à titre d'ancien compagnon d'armes, mais son désir formel est qu'il ne soit fait sur le terrain aucune tentative de conciliation.

"C'est ce que je pensais, lieutenant, et il n'en sera plus question.

"Je dois même vous prévenir, messieurs, continua le jeune homme avec plus d'animation, que si cette rencontre devait être funeste à mon parent, j'ai l'intention de demander moi-même à M. de Valnoir une réparation par les armes.

"Il a insulté une personne qui porte mon nom, et le commandant n'est pas seul en cause.

"Permettez, permettez ! s'écria Taupier ; on ne se bat qu'une fois pour le même article, et d'ailleurs, c'est contraire aux usages du duel....

"Dans tous les cas, c'est un point à discuter plus tard, dit Podensac, qui semblait pressé d'en finir.

"Pendant que nous allons charger les pistolets, voulez-vous, monsieur, prendre la peine de compter les pas ?" ajouta-t-il en s'adressant à l'officier.

Celui-ci s'inclina et se dirigea vers son parent qui était resté les bras croisés, adossé à un arbre au pied duquel il ne se doutait guère que son adversaire venait d'enterrer un secret.

Valnoir se promenait le long du taillis d'un air assez agité.

Les deux autres acteurs de cette scène à cinq personnages avaient entamé sur le champ une conférence intime, et l'hercule suivait tous leurs mouvements d'un œil plus attentif que jamais.

Ils étaient arrivés, tout en causant, jusqu'à toucher presque le tas de bois, et Alcindor lui-même, s'il ne pouvait pas les voir à cause de la position horizontale qu'il avait adoptée, ne perdait pas du moins une seule de leurs paroles.

"Quelle diable d'idée t'a poussé, demandait Taupier, d'amener ce blanc-bec d'officier de mobiles ? Nous avons bien assez de soldats dans cette affaire, sans aller chercher celui-là.

"Vous autres, journalistes, vous êtes toujours les mêmes, répondait Podensac en haussant les épaules ; est-ce que je pouvais empêcher le commandant de choisir son cousin ?

"D'ailleurs, je te prie de ne pas *blaguer* les militaires. Tu sais que je suis à peu près sûr d'être nommé colonel des Enfants perdus de la rue Maubuce ; ainsi, tu me dois le respect, et de plus, des réclames dans ta feuille de chou.

"Nous verrons ça, dit Taupier de fort mauvaise humeur. Ouvre la boîte que je charge les pistolets.

"Toi ! allons donc ! tu serais capable de mettre les balles avant la poudre."

Les petits yeux gris de Taupier lancèrent des éclairs, et sa figure terreuse prit une teinte verdâtre.

"Citoyen Podensac, dit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents, je suis ton supérieur, et je te préviens que je rendrai compte au comité de tes insolences."

L'homme à la barbe en pointe hésita un instant, mais la menace du bossu avait produit son effet, et il finit par obéir en grommelant :

"C'est bon ! c'est bon ! je sais ça ; l'élément civil doit gouverner les troupiers ; moi, je ne suis qu'un troupier !

"Voilà les joujoux et tout ce qu'il faut pour les remplir : d'ailleurs, j'ai confiance en toi, et je ne te crois pas capable de jouer un mauvais tour.

"Un duel, vois-tu, c'est sacré, même quand on se bat avec un réactionnaire."

Taupier le regarda de travers et prit la boîte ouverte que Podensac lui tendait.

"Maintenant, dit-il avec un sourire équivoque, va me chercher ce beau fils qui achève là-bas ses enjambées de sept lieues et amène-les-moi. Je veux qu'il assiste à l'opération.

"Où sont les balles ?

"En voilà six, c'est l'effectif réglementaire," dit Podensac, en lui remettant les accessoires obligés de la mise en scène d'un duel.

L'hercule se tenait coi derrière ses bûches, et si épaisse que fût son intelligence, il devinait vaguement que le secret enfoui au pied du grand chêne n'était peut-être pas le seul dont il allait pouvoir tirer parti.

Dès que le futur chef du corps bizarre recruté dans la rue Maubuce eut tourné les talons, Taupier posa prestement la boîte sur l'herbe, y prit un des pistolets et se mit en devoir de le charger.

Contrairement aux prévisions railleuses de Podensac, il commença par y verser la poudre qu'il fit suivre d'une bourre.

Quand il en fut à ce point de l'opération, il jeta autour de lui un regard rapide.

Valnoir se promenait toujours le long du taillis.

L'officier de mobiles venait de mesurer la distance ; il avait rejoint son cousin au pied du chêne et il lui serra la main.

Podensac se disposait à les aborder.

A ce moment, le bossu, qui tenait ostensiblement une balle entre le pouce et l'index, la lança par-dessus le tas de bois, et, avec une dextérité qui aurait fait honneur à un prestidigitateur de profession, lui substitua un objet de forme ronde qu'il se mit à enfoncer dans le canon à grands coups de baguette.

Après quoi il remit tranquillement l'arme sur le gazon et prit en mains l'autre pistolet.

Par un hasard singulier, le plomb était allé tomber sur le visage d'Alcindor, qui avait poussé un gémissement aussitôt réprimé par un geste énergique de son maître.

Peu s'en fallut que Taupier n'entendit l'exclamation continue du paillasse ; mais son attention était ailleurs.

Le groupe des adversaires et des témoins s'avavançait de son côté, et il l'observait du coin de l'œil.

"C'est fini, messieurs, dit-il en achevant de bourrer.

"Voulez-vous examiner les armes ?" ajouta-t-il en s'adressant à l'officier.

Celui-ci, au lieu de répondre, fit jouer les batteries, mesurant de la baguette la hauteur des charges, qui se trouva exactement pareille, et rendit les pistolets à Taupier après avoir mis les capsules sur les cheminées.

Il y eut un instant de silence embarrassant.

Le bossu baissait les yeux et tenait les armes croisées dans sa main droite qui tremblait visiblement.

Il semblait hésiter avant de remettre à ces deux hommes les instruments avec lesquels ils allaient jouer leur vie.

Mais il releva tout à coup la tête, comme s'il venait de prendre un parti, et dit brusquement :

"Choisissez, messieurs."

Valnoir s'inclina poliment et laissa la priorité à son adversaire, qui prit sans regarder le pistolet dont la crosse se trouvait le plus à sa portée.

"Bon ! murmura l'hercule qui avait suivi les moindres détails de la scène, je connais le tour.

"C'est la carte forcée !"

IV

Alcindor, toujours couché sur le dos, n'avait rien vu des manœuvres qui intéressaient si vivement son patron, et continuait à regarder la voûte céleste en tournant ses pouces.

Sa figure béate n'exprimait que la satisfaction

puement physique de l'homme qui se repose après un travail pénible, et son maître ne s'occupait pas beaucoup plus de lui que d'un chien qu'il aurait amené à la chasse.

Un observateur plus fin que l'hercule aurait certainement reconnu à certains tressaillements nerveux que l'indifférence contemplative du paillasse était plus apparente que réelle.

Mais l'alcide barbu était trop persuadé de sa propre supériorité pour se défier des facultés auditives d'un subalterne, et son attention était absorbée tout entière par le spectacle qui se préparait.

La scène, il est vrai, valait bien qu'on la regardât, et le hasard offrait à ce saltimbanque une émotion que des gens blasés auraient payée fort cher.

La civilisation moderne a rapetissé le duel, qui, trois fois sur quatre, n'est plus de nos jours qu'une promenade matinale, suivie d'un joyeux déjeuner.

D'ailleurs, pour apprécier un drame, il ne faut pas faire partie de la troupe, et les témoins sont des acteurs.

L'hercule, fort indifférent aux existences qui allaient se jouer sous ses yeux, jouissait donc d'un privilège assez rare, car la rencontre à laquelle il allait assister était sérieuse, et, de plus, il gardait toute la liberté d'esprit nécessaire pour profiter des secrets qu'il croyait avoir surpris.

Le dénouement approchait, et les deux adversaires se rendaient à leur place de combat.

L'officier de marine, appuyé sur le bras de son cousin, lui donnait ses dernières instructions avec une tranquillité parfaite.

De son côté, Valnoir, escorté de son fidèle Taupier, s'acheminait vers son poste en gesticulant beaucoup.

Ses mouvements saccadés contrastaient avec l'allure calme de M. de Saint-Senier, et il n'était pas difficile de deviner qu'il faisait des efforts pénibles pour conserver une attitude convenable.

Podensac n'avait pas quitté le centre de la clairière et s'appropriait visiblement à jouer un rôle capital.

Rien qu'à la façon dont il jetait en arrière sa tête pointue et dont il frisait sa moustache en croc, on devinait l'ancien prévôt de régiment, convaincu de l'importance de sa mission.

Les places avaient été choisies sur la lisière du taillis, et il eût été difficile de rencontrer un endroit plus commode pour se tuer dans toutes les règles.

Le sol était uni, et le bois, coupé partout à une hauteur égale, ne pouvait fournir de point de mire.

Les bûches entassées sur un des côtés de la clairière en faisaient un véritable champ clos.

Il n'était pas jusqu'au vieux chêne isolé au milieu du terrain qui ne semblât là tout exprès pour abriter les juges du camp.

Les trois amis des combattants l'avaient sans doute compris ainsi, car ils s'étaient réunis autour du troncséculaire et ils causaient entre eux avec une animation contenue.

Cette mise en scène, indiquée par la disposition des lieux, se trouvait arrangée de telle sorte que l'hercule, agenouillé devant son observatoire, faisait face aux témoins.

Il voyait, à quinze pas à peu près sur sa gauche, M. de Saint-Senier, et, à sa droite, Valnoir, un peu plus rapproché de lui.

Celui-ci se tenait droit et immobile. Il était d'une pâleur que son costume noir rendait encore plus apparente.

Il y avait dans sa contenance, assurément très-ferme, quelque chose de tendu, et dans toute sa personne un raideur indéfinissable qui accusait le travail de la volonté luttant contre les nerfs.

Quant à l'officier de marine, il boutonait avec soin son paletot, qu'il avait ouvert pour remettre à son cousin un paquet de lettres.

A voir son sang-froid, qui allait jusqu'à l'indifférence, on aurait été tenté de croire qu'il assistait à l'affaire en curieux.

"Patron, est-ce qu'ils vont tirer bientôt ? demanda tout bas Alcendor sans changer de position.

"Tiens, il paraît que tu as entendu, toi, grommela l'hercule assez surpris. Eh bien ! je te conseille de continuer à faire le mort.

"Oh ! soyez tranquille, patron, ça ne m'intéresse qu'au point de vue de l'acoustique. Le son parcourt environ 330 mètres par seconde, et je voudrais calculer..."

L'exposé du problème que la paillasse se proposait de résoudre fut interrompu par la voix sonore de Podensac.

Le futur colonel s'était détaché du groupe et adressait aux deux adversaires la question consacrée :

"Etes-vous prêts, messieurs ?"

Les combattants acquiescèrent d'un signe de tête.

"Au troisième coup que je frapperai, reprit Podensac, M. de Saint-Senier tirera le premier ; M. de Valnoir rendra le feu immédiatement."

Il y eut quelques secondes de silence solennel.

Si peu accessible qu'il fût aux émotions, l'hercule, sans cesser de regarder de tous ses yeux, passait rapidement sa grosse main sur sa barbe, ce qui était chez lui l'indice certain d'une forte préoccupation.

Le chant clair d'un pinson, qui venait de s'élever dans les branches, fut interrompu par le signal donné par Podensac.

Le coup de pistolet de l'officier de marine partit en même temps que le dernier claquement de mains.

"Manqué !" dit l'hercule d'une voix étouffée.

En effet, Valnoir avait tressaillé légèrement, mais il était resté en position, le corps de profil,

l'arme haute, et le bras droit couvrant la poitrine.

"C'est drôle ! murmura Alcendor : je n'ai pas entendu la balle ; impossible de calculer le déplacement de l'air."

Après avoir tiré, M. de Saint-Senier s'était à peine effacé, et, dédaignant de se garantir avec son arme, il regardait fixement son adversaire, qui le visait déjà.

Presque aussitôt, Valnoir fit feu avec une précipitation qui dénotait un médiocre sang-froid.

"Cette fois, elle a sifflé, dit à demi-voix le paillasse, et le carré des distances..."

"Mille trompettes ! il est mort !" cria l'hercule, oubliant qu'on pouvait l'entendre.

Mais son exclamation se perdit au milieu du trouble qui suivit le second coup de feu.

M. de Saint-Senier venait de tomber les bras en avant et la face contre terre.

Les témoins avaient couru à lui tous à la fois, pendant que Valnoir jetait son pistolet avec un geste de regret trop spontané pour ne pas être sincère.

"Il a été tué sur le coup ; la balle est entrée au-dessus de la cinquième côte, dit Podensac en se penchant à l'oreille de Taupier.

"Roger ! réponds-moi !" criait l'officier de mobiles en secouant la main de son malheureux cousin, dont la mort n'était que trop certaine.

Les yeux fixes et la figure livide de M. de Saint-Senier indiquaient assez qu'il avait été atteint dans la région du cœur.

Le sang avait à peine coulé par l'étroite ouverture qui trouva le paletot à la hauteur du sein. L'épanchement avait dû se faire intérieurement et déterminer une mort instantanée.

"Il n'a pas souffert, et bien des soldats comme nous envieraient sa fin," reprit Podensac, qui ne trouvait pas d'autres consolations à offrir à un parent désespéré.

Mais le jeune officier ne paraissait pas l'entendre.

Il s'était jeté à genoux auprès du mort et le regardait d'un œil égaré, en répétant tout bas un nom de femme :

"Renée !"

Taupier, après les premiers instants consacrés à l'expression quelque peu forcée d'une douleur de commande, avait jugé convenable de s'éloigner du groupe désolé et d'aller rejoindre son ami Valnoir.

Celui-ci, qui semblait fort troublé de l'issue du combat, s'était assis en tournant le dos à la scène et tenait sa tête dans ses mains.

Cloué par l'émotion dans sa cachette, l'hercule n'avait pas encore bougé.

L'événement tragique auquel il venait d'assister avait fortement remué les fibres grossières de son intelligence, et il s'opérait dans son lourd cerveau un travail complexe.

Il se croyait bien sûr d'avoir mis la main sur un double mystère qu'il comptait exploiter sans scrupule, et il comprenait parfaitement que, s'il laissait partir sans se monter les acteurs de ce drame, il allait perdre le fil conducteur le plus important de tous.

D'un autre côté, il se souciait médiocrement de se mêler à une affaire où il y avait eu mort d'homme.

Les gendarmes ou les gardes forestiers pouvaient survenir d'un moment à l'autre, et, par instinct autant que par profession, l'artiste forain redoutait le contact des représentants de l'autorité.

Le plus sage parti eût été assurément de reprendre le chemin par lequel il était venu et de rejoindre la carriole, sauf à revenir visiter la place un peu plus tard.

Mais il était fort difficile de s'éloigner sans être vu, et cependant le plus pire était encore de se laisser prendre en flagrant délit d'espionnage.

Plus incédés que jamais après tant de réflexions, le saltimbanque caressait fièvreusement sa barbe, et, dans son embarras, il en était venu jusqu'à interroger de l'œil son inférieur, que d'habitude il ne consultait guère.

Alcendor n'avait pas changé de position et semblait absorbé dans des calculs ardu, car il fermait les yeux à moitié en marmonnant des chiffres.

Son maître impatient allait le pousser du pied pour l'arracher à ses calculs, quand tout à coup le paillasse se leva, comme s'il eût été poussé par un ressort, en criant :

"Régine !"

F. DE BOISGOREY.

(La suite au prochain numéro.)

FAITS DIVERS

—Une petite fille de huit ans a cueilli des fraises mûres, ces jours derniers, sur la montagne, près de l'observatoire.

—Deux individus entrèrent, il y a quelques jours, dans le magasin de M. William McGowan, au coin des rues Saint-Laurent et Ontario, pour faire changer un billet de \$5. Pendant que l'un d'eux causait avec le propriétaire, l'autre fouillait le tiroir et enlevait \$35. La perte n'a été constatée qu'après le départ des deux coquins.

—Lundi de la semaine dernière, à bord du vapeur *Trois-Rivières*, et pendant le trajet de Montréal à Trois-Rivières, M. Gault, M.P., s'est fait voler une belle montre en or. M. Gault s'aperçut qu'il était volé juste à temps pour empêcher la chaîne d'aller rejoindre la montre, mais trop tard pour retrouver celle-ci entre les mains du voleur. Deux individus à mine suspecte ont été arrêtés.

—On mande de Barnston, en date de lundi, qu'un cultivateur, du nom de Daly, qui se rendait chez lui, dans la nuit de samedi, venant de Cooticooke, a été assassiné par deux hommes, qui l'ont attaché à l'essieu de sa voiture avec ses guides et l'ont fait traîner une bonne distance. Quand on l'a trouvé il était mort. A l'enquête du coroner le jury a prononcé un verdict de meurtre au premier chef contre James Bowen et contre un nommé Webster, complice. Les deux accusés sont en prison. Le défunt laisse une femme et trois jeunes enfants.

—Zozime Denoncourt, cultivateur de Saint-Grégoire, a été trouvé mort vendredi matin dans son champ. Il avait laissé la maison le soir précédent pour aller voir ses bestiaux sur sa terre et n'est plus revenu. Comme il était en parfaite santé à son départ, les membres de sa famille ne s'inquièrent pas de son absence et allèrent passer la veillée à une épluchette de blé-d'inde chez un voisin.

A leur retour, grande fut leur surprise de ne pas trouver leur père à la maison. Ils coururent chez les voisins, au milieu de la nuit, et se prirent à le chercher partout. Ce n'est que quelques heures après qu'ils le trouvèrent mort dans son champ à trente arpens de sa demeure.

COUPS DE COUTEAU.—Lundi soir, une lutte s'engagea au quai de Québec entre deux hommes ivres nommés Léon Noël et Louis Gundron. Pendant qu'ils se battaient, Noël tira un long couteau à ressort et en frappa son antagoniste à la figure au-dessous de l'œil. La lame du couteau a frappé l'os de la joue avec une violence telle que la pointe du couteau est repliée sur elle-même. Noël a été arrêté et s'est avoué coupable.

—Des troupes portugaises, en allant aux Indes, firent naufrage dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance. Une partie aborda au pays des Cafres ; l'autre se mit à la mer sur une barque construite des débris du vaisseau.

Le pilote, voyant l'embarcation trop chargée, avertit le capitaine qu'on va couler si l'on ne jette pas à l'eau une douzaine de victimes.

Le sort tombe sur le soldat dont le nom est resté inconnu. Son jeune frère demande avec instance à prendre la place de son aîné. "Mon frère, dit-il, est plus utile que moi : il nourrit mon père, ma mère, mes sœurs ; s'ils le perdent, ils mourront de misère ; faites-moi périr, moi qui ne leur suis d'aucun secours." Sa proposition est acceptée et on le jette à la mer.

Pendant six heures le jeune homme suit la barque à la nage, enfin il la rejoint. L'équipage, touché de sa constance, lui permet de reprendre sa place ; il sauva ainsi sa vie et celle de son frère.

—Six des hommes employés à la construction de la nouvelle église de Saint-Liboire travaillaient sur un échafaud placé à environ 18 pieds du sol. Le contre-maître leur ordonna de placer sur cet échafaud une pierre d'environ quatre pieds de longueur. Ils firent la remarque que l'échafaud n'était pas assez solide, mais le contre-maître fut d'opinion contraire. Il dit qu'il n'y avait pas de danger et la pierre fut montée et placée sur la plateforme.

A peine quelques secondes s'étaient-elles écoulées que l'échafaud s'écroula tout à coup et que les six hommes furent précipités sur le sol, recevant des blessures plus ou moins graves. L'un d'eux échappa d'une manière presque miraculeuse. Il se trouva à tomber sous une poutre, sur laquelle vinrent s'arrêter plusieurs planches, formant une espèce de toit au-dessus de lui et le préservant des pierres. Deux hommes se sont brisés le dos et blessé cruellement à la tête. Un autre eut la jambe broyée et les côtes enfoncées. L'amputation de la jambe a été jugée nécessaire. Un cinquième eut la partie charnue de la jambe complètement déchirée ; on pouvait voir à nu les muscles et les os. Le sixième se blessa sévèrement à la tête. Les entrepreneurs n'étaient pas sur le lieu de l'accident.

DOUBLE RÉCOLTE.—M. Frédéric Bourassa, cultivateur, de Saint-Barnabé, a semé une certaine quantité d'orge le 27 avril dernier. Son champ ayant été bien préparé, il fit, le 12 juillet dernier, une bonne récolte d'orge.

Mais M. Bourassa ne s'en tint pas là ; le même jour qu'il cueillit son orge, il laboura de nouveau le même champ et lui confia une seconde semence ; cette fois, c'était du sarrasin. Aussi heureux qu'à la première semence, cet actif cultivateur a vu le même champ se couvrir d'une nouvelle moisson qui promettait beaucoup, et en effet, vendredi, le 20 septembre, M. Bourassa recueillait une seconde et abondante moisson donnant un grain bien nourri et rendu à parfaite maturité. Voilà un fait qui s'est déjà produit plusieurs fois, il est vrai, dans notre pays, mais que nous aimons à constater parce qu'il atteste de la fertilité de notre sol et de l'avantage de notre climat.

—Tous les messieurs de la ville et de la campagne sont respectueusement priés de faire une visite au grand magasin de chapeaux nouveaux de CHS. DESJARDINS & CIE.

—Toutes personnes ayant des pelleteries à faire réparer, telles que capots, manteaux, casques, manchons, etc., sont priées de venir voir les bas prix que nous avons décidé de charger cet automne, vu l'extrême rareté de l'argent. Nous avons, cette année, des teinturiers et des manchonniers qui, avec du vieux, vous remettront ces articles absolument comme neufs et à la mode du jour.

CHS. DESJARDINS & CIE.,
Portes voisines de M. A. Pilon.

VISITEURS.—Tous les jours, plus de 200 étrangers visitent le grand magasin de chapeaux et de pelleteries de DUBUC, DESAUTELS & CIE. Tous s'accordent à dire qu'il y a là le plus grand choix et que les prix sont de 30 à 40 pour cent plus bas qu'ailleurs ; c'est au No. 217, rue Notre-Dame, là où le gros chien blanc est à la porte.

MM. Narcisse Beaudry et frère, Bijoutiers et Horlogers, annoncent à leurs pratiques et au public en général qu'ils ont en magasin un assortiment de MONTRES en or et en argent, ainsi que des BIJOUX tant importés que de leur fabrication. MM. Beaudry et frère font aussi la dorure et argenture, ainsi que la fabrication et réparation d'ornements d'églises. Nous croyons devoir faire remarquer au public que ces deux messieurs sont tous deux ouvriers et surveillent, chacun dans son département, l'exécution des ouvrages faits.

NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY,
Bijoutier pratique. Horloger pratique.

Maison Canadienne.—On parle beaucoup de ce temps-ci, et avec raison, de protection. Nous en avons besoin plus que jamais ; car notre commerce menace ruine. Tout le monde est à la veille de faire banqueroute. Malgré cela, nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que la célèbre Maison PILON de cette ville, quoique l'argent soit plus rare, a mis \$200,000 au jeu pour ses achats d'automne. Tous les jours elle reçoit des centaines de caisses d'Europe et du Haut-Canada. Ainsi, elle vient de recevoir 1,000 pièces de Tweeds Canadiens des manufactures mêmes. Ayant acheté ces Tweeds pour argent comptant, elle peut les vendre à des prix qui étonneront tout le monde. Son importation d'Europe, consistant en soieries, étoffes à robes, fleurs, chapeaux, flanelles, winceys et articles de fantaisie, est énorme. Et, quand on achète pour de l'argent comptant dans des temps durs comme ceux que nous traversons, vous savez quels avantages ont pu avoir. Alors, il n'est pas étonnant que la Maison PILON ait une aussi grande renommée pour vendre à bon marché. Que tous les autres marchands disent qu'elle donne ses marchandises et qu'elle gâte le commerce ; très-bien. Les pratiques connaissent assez leur intérêt pour aller là où tout est à BON MARCHÉ.

A. PILON & CIE.

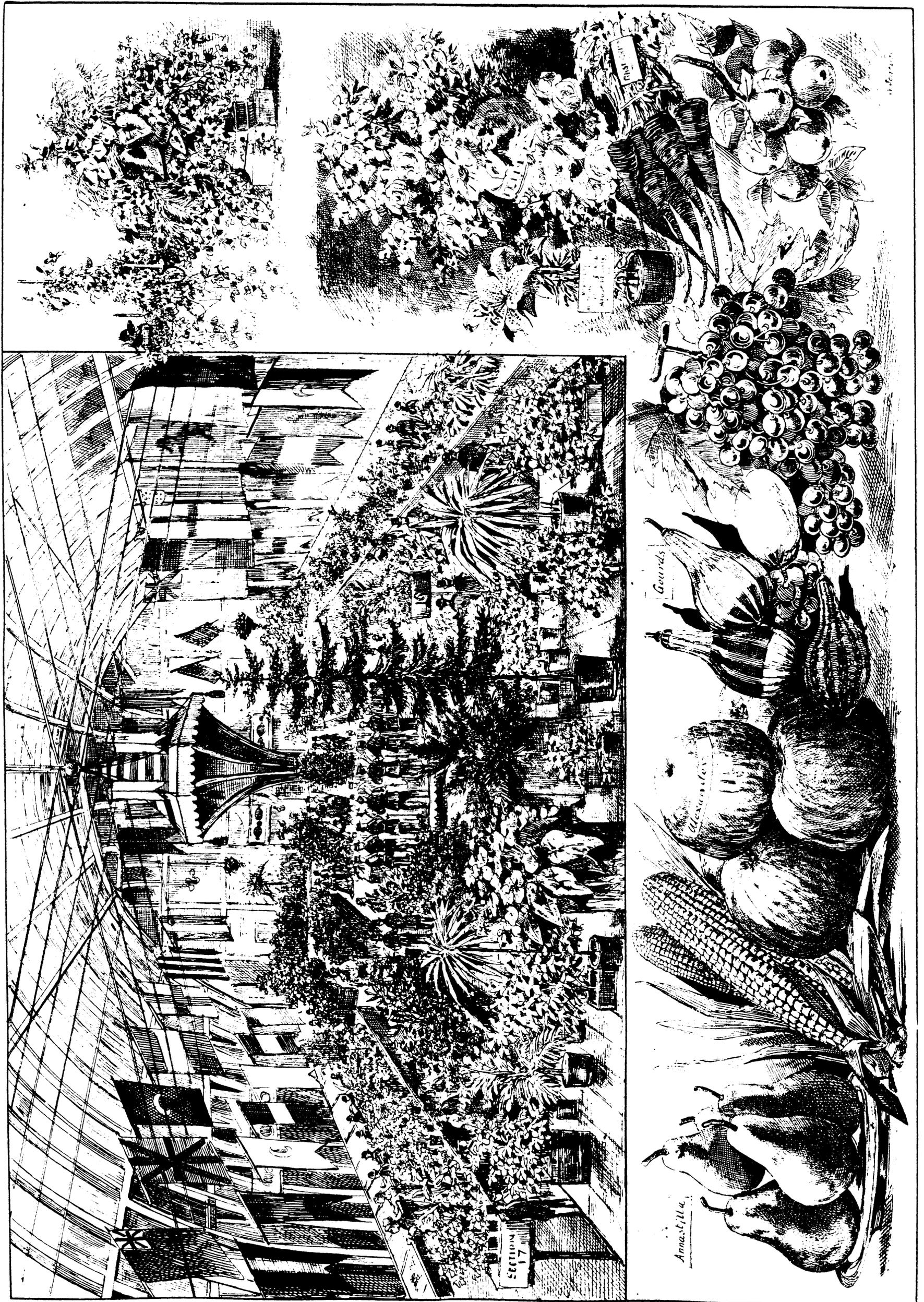
Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine.—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis quelques mois, et des milliers d'acheteurs l'envoient déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osions espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces pronant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité inébranlable sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos étoffes à Robes à une commission de 2½ pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds *gratis*, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché ! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires ; J. N. ARSENAULT, Gérant.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vantours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J.-H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.



MONTREAL - EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DE QUEBEC

LES ENTORSES À LA GRAMMAIRE

Nous avons rencontré, il y a quelques jours, M. X..., un de nos amis — bachelier es-lettres, licencié en droit, etc. — qui s'est écrié, en nous apercevant :

— Comment ! déjà levé, à huit heures du matin ? Du reste, cela n'a pas de quoi m'étonner : je sais que vous êtes un homme matinal.

C'est là une faute qui, pour être assez fréquente, n'en est pas moins une faute.

Matinal se dit de quelqu'un qui se lève de bonne heure par exception.

Quand on veut dire d'une personne qu'elle a l'habitude de se lever matin, il faut employer le mot *matineux*.

Ainsi, l'on dira de quelqu'un qui se lève généralement tôt et qui, un jour, se sera levé tard :

— Pour un homme *matineux*, vous n'êtes guère *matinal* aujourd'hui.

C'est donc bien entendu : "matineux" exprime une habitude, et "matinal" n'exprime qu'un fait isolé.

* *

"Nous sommes en face chez moi...." (pour : en face de chez moi...) me dit mon ami ; "montez donc ; je vous montrerai mon nouveau logement."

— C'est que je suis un peu pressé.

— "Eh ! bien, vous ne ferez que d'entrer et de sortir..." (au lieu de : "vous ne ferez qu'entrer et sortir.")

Nous avons constaté, du reste, qu'on emploie souvent, l'une pour l'autre, les locutions *ne faire que*, et *ne faire que de*, qui ont des sens tout différents.

"Ne faire que" exprime une action habituelle.

Ainsi, l'on dirait : "Mme Benoiton ne fait que sortir," c'est-à-dire sort continuellement.

Tandis que "ne faire que de" exprime un fait qui vient d'avoir lieu à l'instant où l'on parle.

Et l'on dira, dans ce sens : "Vous avez failli, par miracle, rencontrer Mme Benoiton ; car elle ne fait que de sortir." c'est-à-dire : "Elle n'est sortie que depuis un instant."

* *

Nous montons. Mon ami avait oublié sa clé, et nous allions descendre, quand je l'entendis s'écrier :

— La porte n'est pas fermée ; Joseph l'a laissée tout contre.

"Tout contre..." quoi ! Nous savons que cette phrase est très-usitée, mais elle n'en est pas plus correcte pour cela.

Nous entrons.

— "Et d'abord, comme vous le voyez, me dit mon cicerone, au très-bel anti-chambre..." (pour : une très-belle anti-chambre.)

— "Puis, un cabinet de travail, avec un alcôve," (pour : avec une alcôve.)

— "Par ici, une salle à manger, avec un office," (pour : avec une cuisine.)

"Office" est masculin quand il désigne : Un service ; Une charge, une fonction ; Certaines cérémonies religieuses.

Il n'est, justement, féminin que dans le cas précité. Notre ami n'avait pas de chance... et il n'était pas au bout de ses infortunes grammaticales.

* *

— Quant au salon, poursuivit-il, j'avoue que c'est une glacière ; et Joseph a oublié d'allumer le feu.

Nous savons fort bien qu'on dit couramment : *allumer le feu*. Mais, en revanche, nous n'avons jamais su pourquoi.

— Que veut dire allumer ?

— Mettre le feu à un combustible.

Or, le feu n'est pas un combustible. Le combustible, c'est le bois.

Il faut donc dire : "allumer le bois," ou : "faire du feu."

* *

En ce moment, Joseph vint prendre les ordres de son maître, qui traitait, ce jour-là, et qui commanda pour le dîner :

— Un potage à la *semouille*... pour : à la *semoule*.

— Des *tendons* de veau... pour : des *tendrons* de veau.

"Une entre-côte à la sauce piquante..." pour : un entre-côte.

Et "un dinde rôti..." pour : une dinde rôtie.

Peu de personnes, aujourd'hui, disent un dinde et de la *semouille*. Mais celles qui disent : une entre-côte, au lieu de : un entre-côte ; et, des *tendons* de veau, au lieu de : des *tendrons* de veau, sont en très-grande majorité.

On comprend que, dans "entre-côte," le mot "côte" pousse à employer le féminin. Mais, si l'on y réfléchit, on se dira que, dans l'espèce, il ne peut pas être question d'une *côte*, mais d'un *MORCEAU* entre les *côtes*, lequel mot sous-entendu détermine le genre d' "entre-côte."

En disant "un entre-côte," nous sommes en règle avec le dictionnaire ; c'est fort bien. Mais en écrivant "entre-côte" au singulier, le dictionnaire est-il en règle avec la logique et le bon sens ? Nous ne craignons pas de répondre par la négative.

Un entre-côte étant un morceau situé entre les *côtes*—il semble que ce mot devrait toujours s'écrire au pluriel.

Il en est de même, selon nous, pour le mot *entracte*, qui, logiquement, devrait aussi s'écrire au pluriel, invariablement.

* *

En me reconduisant jusqu'à la porte d'entrée, M. X... m'apprit qu'il allait partir prochainement à Genève ou en Italie... au lieu de : "qu'il allait partir pour Genève ou pour l'Italie."

Cette faute est très-fréquente, cher lecteur ; j'en appelle à vos souvenirs ; et je vous conseille de vous en méfier à l'avenir comme d'une petite vipère.

* *

Je pris congé de mon *estropiat*, et j'étais déjà sur le palier, lorsque, rouvrant sa porte :

— Prenez la rampe, s'écria-t-il, car on vient de cirer les escaliers ! pour : "On vient de cirer l'escalier."

J'avais opéré ma descente sans accident, et je me disais que mon bourreau m'avait salué, du moins, de sa dernière faute de français. Mais quand le malheur s'attache à une famille !... J'entendis une fenêtre s'ouvrir, et mon ami, m'adressant de la main son plus gracieux salut :

— A revoir, me cria-t-il de sa terrasse.

— Au revoir ! lui répondis-je à deux reprises, et en accentuant de façon à me faire comprendre, au revoir !

* *

LE REBOUTEUR.

LETTRE DE GARIBALDI

Giuseppe Garibaldi vient de commettre une nouvelle lettre, déclarant la guerre à l'Autriche et aux prêtres, et que nous reproduisons comme un spécimen du désordre des idées de ce démagogue enragé ; De Caprera, 6 septembre 1878.

Mes chers amis,

Votre voix généreuse et patriotique m'a ramené un demi-siècle en arrière, en ce temps où, avec les courageux fils de la Ligurie, nous glorifions le nom italien sous le drapeau républicain du nouveau monde.

Aujourd'hui, vous invoquez mon nom, mes amis, et c'est plein d'émotion que je vous réponds sur mon lit. Apôtre de la paix, je suis obligé de dire avec Louis Blanc : "qu'elle sera possible seulement quand les peuples n'auront plus de maîtres."

C'est donc la guerre. Je voudrais que tout Italien considérât la lutte contre l'Autriche comme une bonne fortune. Nous avons à laver en effet cinq siècles d'outrages et de massacres.

Plus de fanfaronnades, mais des faits tels que ceux que nous avons déjà accomplis ensemble.

Aujourd'hui il convient de persuader au gouvernement et à la nation—puisque la France possède 3,200,000 soldats—l'Italie peut certainement en avoir 2 millions au moins, non plus des combattants volontaires. Qu'il le veuille ou non, chacun doit servir son pays. Si l'Autriche fait marcher contre les Bosniaques nos frères à nous qui ne lui devons rien, pourquoi ne ferions-nous pas de même contre ceux qui ne veulent pas la patrie glorieuse et libre ?

Notre guerre ne doit pas être faite comme par le passé avec des gants blancs, mais avec des couteaux. Nous avons pour nous l'exemple si rapproché des Monténégrins qui ont détruit dix armées d'une des premières puissances du monde.

Dans d'autres circonstances je vous ai déjà prouvé combien était regrettable la présence en

Italie, et surtout dans les campagnes, du prêtre qui se fait corrupteur de la jeunesse, l'espion et le partisan de nos ennemis, et toujours est prêt à nous trahir.

Ah ! nous les avons vus, ces hypocrites, le crucifix à la main, précédant les bandes autrichiennes qui nous apportaient la destruction, l'incendie et la souillure.

Je suis vraiment fier, mon ami, en voyant le progrès qui se fait dans les âmes. Il me reste à vous remercier pour la gracieuse invitation que vous m'avez faite de visiter votre chère ville de Gênes.

Pour toute la vie, votre

GIUSEPPE GARIBALDI.

AVIS

Nos abonnés qui ne conservent pas *L'Opinion Publique* pour la faire relier nous obligeraient beaucoup en nous renvoyant les Nos. 7 et 18 de cette année, que nous voulons bien payer.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désireraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Décisions judiciaires concernant les journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Table listing market prices for various goods in Montreal on October 4, 1878. Categories include Farine (Flour), Grains, Légumes (Vegetables), Laiterie (Dairy), Volailles (Poultry), Gibiers (Game), Viandes (Meat), Divers (Miscellaneous), and Marché aux Bestiaux (Livestock Market).

LES ECHECS

Adresser toutes les communications concernant ce département à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 129 : MM. J. W. Shaw, S. Lafrennaie, F. Lafleur, M. Toupin, J. Gauthier et T. Lafrennaie, Montréal ; L. O. P. Sberbrooke ; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe ; N. P. Sorel ; Z. Delaunais et V. R. Gagnon, Québec.

J. M., Montréal.—Veuillez, s'il vous plaît, comparer votre solution avec celle de l'auteur.

Nous sommes heureux d'offrir à l'auteur du charmant problème No. 129, M. Murphy, les compliments de plusieurs amateurs. Les compositions de ce problème distingué sont toujours très-bien goûtées tant en Canada qu'aux Etats-Unis, et même en France. Deux des principaux journaux illustrés de Paris ont dernièrement reproduit quelques-uns des problèmes de ce monsieur.

PRINCIPES ET MAXIMES SUR LES ECHECS.

XXIV.

La liquidation, c'est-à-dire la pièce pour pièce de même valeur, est une bonne opération :

- 1o. Quand vous avez la supériorité numérique ;
2o. Quand elle neutralise une attaque commencée par l'adversaire ;
3o. Quand elle détruit une position qui vous est contraire ;
4o. Quand elle vous délivre d'une pièce ou d'un pion dont la présence est de nature à vous inquiéter.

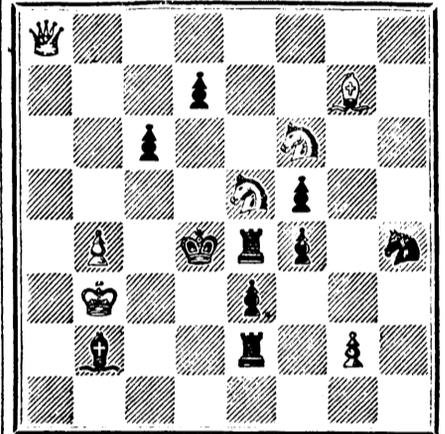
Stratégie raisonnée.

PROBLEME No. 129.

Premier prix dans le concours du "British Problem Association."

Motto:—Ex Sudore Voluptas.

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLEME No. 129.

- Blancs. Noirs.
1 C pr. P 5e F R. 1 R pr. T (A)
2 P 5e D, échec et mat. (A) 1 T pr. T (B)
2 C 4e C D, échec et mat. (B) 1 P 5e R (C)
2 T 5e R, échec et mat. (C) 1 F pr. T (D)
2 C 4e C D, échec et mat. (D) 1 T joue.
2 T ou D font échec et mat selon le coup des Noirs.

45EME PARTIE.

TOURNOI INTERNATIONAL D'ECHECS DE 1878.

Jouée à Paris au Palais de l'Industrie entre M. Blackburne, Anglais, et M. Mackenzie, Américain. (Gambit Ecossais.)

Table showing chess moves for the Blackburne vs Mackenzie game, including piece movements and checkmate.

Les Blancs abandonnent.

NOTES.

- (a) Un des coups favorisés de M. Blackburne, les auteurs recommandent ici F 2e R.
(b) C 4e R était préférable.
(c) Préparatoire ; à la longue cela coûte l'échange.
(d) Maintenant, les Noirs sont complètement dégagés et gardent leur échange.
(e) Le coup juste, s'ils prennent le P, ils perdent le C ; s'ils ne prennent pas, D 3e T gagne facilement.

QU'ON N'OUBLIE PAS
 LE
GRAND CONCERT
 DU JEUNE ARTISTE CANADIEN
ALFRED DESEVE
 A
L'ACADEMIE DE MUSIQ
JEUDI, LE 10 OCTOBRE 1878.

VOIR LE PROGRAMME.
PUBLICATION MUSICALE

Le soussigné prépare en ce moment une édition soignée de seize compositions vocales, avec accompagnement de piano, écrites par Son Excellence monsieur le comte de Premio-Real, consul-général d'Espagne en Canada, sur des paroles anglaises, françaises et espagnoles :

1. Alone—Seul.
2. Love's anguish—Peines d'Amour—Peñas de amore.
3. Constancy—Constancia.
4. Va, chère, dormir.
5. The strongest—Le plus fort—El mas fuerte.
6. A dream—Un rêve—Sueño.
7. Disenchantment—Désillusion—Desenganó.
8. The bright eyes—Tes beaux yeux—Tos lindos ojos.
9. The empire of beauty—L'empire de la beauté—Imperio de la belleza.
10. Miraviglia.
11. Espagne.
12. The oath—Serment—Juramentos.
13. Absence—Absence—Ausencias.
14. Believe me—Crois-moi—Créeme.
15. Thy gifts—Tes dons—Tu prendas.
16. It will love the always—Je t'aimerai toujours—Siempre te amare.

Le nombre d'exemplaires de ces compositions, qui ne seront offertes au public qu'en recueil, sera strictement limité au nombre de personnes qui se seront inscrites sur les listes de souscriptions déposées à :

- Montréal..... A. J. Boncher.
 "..... C. C. De Zouche.
 "..... E. Lavigne.
 Ottawa..... Orme & Son.
 Chicago..... Ths. J. Finney.
 Nouvelle-Orléans..... Ph. Werlein.
 New-York..... S. T. Gordon & Son.
 Québec.....

A. LAVIGNE,

Editeur de musique.
 Importateur de pianos et harmoniums.
 25, rue Saint-Jean, (Banque d'Épargne), Québec.

CANADA, PROVINCE DE QUÉBEC, l
 District de Montréal.

COUR SUPÉRIEURE,

No. 887.

Dame Virginie Dupont, de la paroisse de Ste-Cunégonde, district de Montréal, épouse d'Edouard Latour, journalier, du même lieu, dûment autorisée à ester en jugement, Demanderesse, vs. le dit Edouard Latour, son époux, du même lieu, Défendeur. La Demanderesse a ce jour institué une action en séparation de biens contre le Défendeur, son époux.

EDOUARD COUILLARD,
 Procureur de la Demanderesse.
 Montréal, 19 septembre 1878.



Grand Chemin de fer du Pacifique Canadien.
Aux Capitalistes et aux Entrepreneurs

Le Gouvernement du Canada recevra des propositions pour construire et faire fonctionner une ligne de chemin de fer depuis la Province d'Ontario jusqu'aux eaux de l'Océan Pacifique, la distance étant d'environ 2,000 milles.

Le mémoire des informations, pour ceux qui désireront faire des propositions, sera envoyé sur demande comme ci-dessus. Les rapports des ingénieurs, les cartes du pays à traverser, les profils de la ligne explorée, les spécifications des travaux préliminaires, des copies de l'acte du Parlement du Canada, d'après lequel il est proposé de construire le chemin de fer, des descriptions des particularités naturelles du pays et des ressources agricoles et minérales, et autres informations, pourront être vues en s'adressant à ce Département ou à l'Ingénieur en chef, aux bureaux du Gouvernement Canadien, 31, rue Queen Victoria, E.C., Londres.

Des soumissions cachetées marquées : "Soumissions pour le Chemin de Fer du Pacifique," seront reçues, adressées au soussigné, jusqu'au 1er jour de DÉCEMBRE prochain.

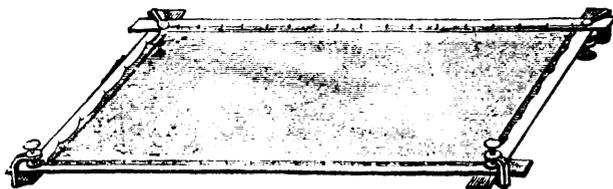
[Par ordre] F. BRAUN, Secrétaire.
 Département des Travaux Publics, Ottawa, 20 mai 1878.

AVIS. — EXTENSION DE TEMPS

La date fixée pour recevoir les propositions mentionnées dans l'annonce ci-dessus, est par le présent ajournée au 1er JANVIER 1879.

[Par ordre] F. BRAUN, Secrétaire.
 Département des Travaux Publics, Ottawa, 2 sept. 1878.

Jos. ROUSSEAU,
 PEINTRE DE MAISONS ET D'ENSEIGNES,
 No. 333, Rue Saint-Laurent,
 3 m. MONTREAL.



CADRES
 Pour étendre les RIDEAUX, CHALES et COUVERTES, etc., etc.
 AUSSI
"LA PLISSÉE VICTORIA"
 (Patentée le 22 janvier 1878.)
 Prix : \$1. A vendre en-gros et en détail par
 L. J. A. SURVEYER,
 524, Rue Craig, Montréal.

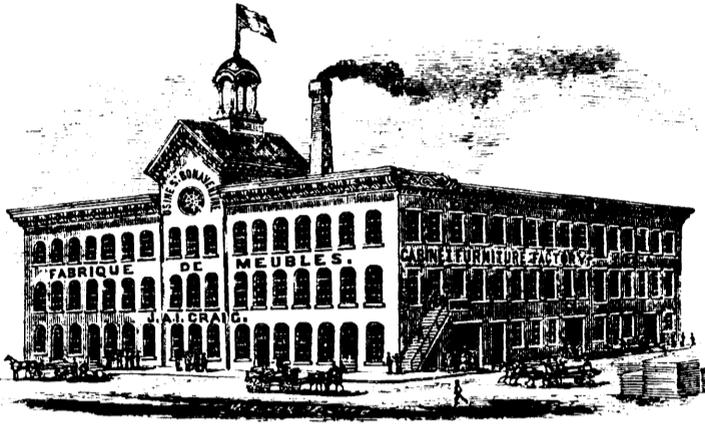
ROC COCO DE ROWNTREE.

"Composé, tel que représenté, entièrement de Coco et de Sucre."—DR J. BAKER EDWARDS.
AVANTAGES SUR TOUS LES AUTRES COCOS.

Est quatre fois aussi fort—Meilleur marché—Parfaitement pur—Anti-dyspeptique, agréable à l'estomac le plus délicat—Entièrement exempt de Farine ou d'Empoi, et en conséquence, est une boisson claire, non pâteuse. C'est un des aliments les plus nutritifs et les plus agréables qui existent sous la forme liquide : il convient très bien aux malades et est un article de luxe pour ceux qui jouissent d'une bonne santé.

Agent pour le Commerce—Wm. JOHNSON, Boite 888,
 Bureau de Poste, Montréal.

MANUFACTURE
 1478, RUE ST. BONAVENTURE.



MAGASIN DE DETAIL
 463, RUE NOTRE-DAME.

MANUFACTURE DE MEUBLES DE CRAIG & CIE.

L'un des meilleurs et des plus grands établissements Canadiens-français du pays.

Maison Lorge & Cie,
 (Établi en 1848.)
 No. 21, RUE SAINT-LAURENT,
 MONTREAL.

Cet établissement est un des plus anciens, des plus connus et des plus achalandés de Montréal, et les Chaux sortant de la Maison LORGE & CIE sont de qualité supérieure. Aussi nous engageons fortement tous nos lecteurs à visiter cet établissement, et nous sommes convaincus qu'ils en reviendront pleinement satisfaits.
 9-24-13-202.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH CADIEUX & DEROME,
 207, RUE NOTRE-DAME, 207,
 MONTREAL.

Messieurs Cadieux et Derome ont toujours en main un grand assortiment de Livres pour les Messieurs du Clergé et les Communautés religieuses. Livres classiques, Livres de prières, bonnes lectures pour les familles, Tapissorie, Papiers, Cartes à jouer, Gravures, Images, Chapeliers, Mé-tailles, etc., etc.
 Les Cahiers d'écriture de Payson, Dunton & Scribner et les Cahiers de dessin de Bartholomew se trouvent aussi à leur établissement, ainsi que les nouvelles Cartes Géographiques adoptées par le Conseil de l'Instruction Publique.

H. C. CADIEUX. L. J. A. DEROME.
 Ci-devant employés de la maison J. B. Rolland & Fils

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS
 ET EST
 Vendue chez tous les Epicier respectables.
 9-19-52-189



Sainte-Anne, Rivière d'Ottawa.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

Les travaux à Sainte-Anne doivent inévitablement être remis aux dates suivantes :
 Les soumissions seront reçues jusqu'à MARDI, le 22me jour d'OCTOBRE.
 On pourra voir les plans et les devis le et après MARDI, le HUITIEME jour d'OCTOBRE.
 (Par ordre.)

F. BRAUN, Secrétaire.
 Département des Travaux Publics, Ottawa, 21 sept. 1878.

NOUVEAU PROCÉDÉ. PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Burland-Desbarats,
 Nos 5 et 7, RUE BLEURY,
 à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME
 Gravures sur bois, ou Photographies,
 convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à tres-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE !
 LES PRIX SONT A LA PORTEE DE TOUS.

AVIS ! Canadian Mechanics' Magazine
 AND
 PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes, sous le titre de :

"Illustrated Family Friend,"

TELLE QUE
 HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLEULLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

AUSSI
NOUVELLE MUSIQUE CHOISIE
 RECETTES DOMESTIQUES, ETC.

THE CANADIAN MECHANICS' MAGAZINE,
 Conjointement avec le

Illustrated Family Friend
 ET LE

PATENT OFFICE RECORD
 Contient 16 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada ; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être :
ENCOURAGEZ VOS COLÈGES NATIONAUX.

Prix : Seulement \$2.00 par année.
LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS
 PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,
 5 et 7, RUE BLEURY, MONTREAL.

La Cie Américaine des Orgues de Smith, Boston, Mass.

Cette Compagnie, établie depuis plus de vingt-six ans, et qui a déjà fabriqué plus de QUATRE-VINGT MILLE INSTRUMENTS, attire l'attention du peuple des Provinces Britanniques sur ses

Styles nouveaux et élégants pour 1878.

Les Orgues de cette Compagnie se distinguent de tous les autres par leur ton pur, résonnant et qui imite la voix humaine. Leur excellence est le résultat d'expériences prolongées et soignées ; le mécanisme est parfait et sans défaut ; on n'y emploie que les meilleurs matériaux, et nul instrument n'est livré qu'après avoir été scrupuleusement essayé.

Cette excellence se fait remarquer

dans les Orgues du plus bas prix comme les plus coûteux.

La Compagnie emploie un dessinateur architecte de talent et de mérite reconnu ; les boîtes sont toutes des modèles de beauté et de symétrie, et conviennent pour servir dans les résidences privées aussi bien que dans les églises.

Ceux qui résident à peu de distance de Montréal peuvent s'adresser aux agents de la Compagnie,

MM. LAURENT, LAFORCE & Cie.

Correspondance sollicitée. Des catalogues, etc., sont expédiés franco sur demande.

LA CIE. AMÉRICAINNE DES ORGUES DE SMITH,

Fremont Street (vis-à-vis Waltham Street), Boston Mass., E.-U. 9-22-26-192.



ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école se tient dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes sont comme suit :
 L'école est ouverte tous les jours pendant l'année, excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier d'août, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée.

Les samedis, elle se ferme à midi.
 Le programme des études est comme suit :

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes ; la navigation proprement dite ; la manière de faire le point ; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circummérienne du soleil ; trouver la longitude par le chronomètre ; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut ; trouver le temps de la haute marée ; la correction des sondages ; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes marines, des instruments ; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de votre voix que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (méthodes de Sumner et de Ivory) ; trouver la longitude par deux hauteurs, par des distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel ; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS

Partie théorique.
 Études mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines ; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi les cours de l'école, sera gratuite.

Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre,
F.-G. MARCHAND,
 Secrétaire de la Province de Québec.
 9-4-52-168

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20
 S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS,
 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND DESBARATS